



L'EFFET BOOMERANG

CHAPITRE 5

Etais-je adulte ?

Si je me suis arrêté à cette période pour aborder ce nouveau chapitre, c'est parce que ce fut à ce moment il me semble, que je commençai d'entrer dans la phase adulte.

Comme chacun, j'allais pourtant plus souvent subir ma vie, que je n'allais la maîtriser. J'allais laisser derrière moi tout le potentiel acquis dans l'enfance et dans l'adolescence, pour la mise en application.

Etais-je adulte ? Le suis-je un jour devenu ? J'allais pourtant en jouer le rôle et en assumer les responsabilités.

J'avais beau avoir perçu un très bon salaire durant plusieurs années, j'arrivai à l'armée comme la majorité y arrivaient alors, c'est à dire fauché.

J'aurais beaucoup aimé être dans les commandos parachutistes, beaucoup marcher, courir, enfin vivre ! Souvenez-vous de mon insatiable besoin de vivre lorsque j'étais enfant, au point que pour moi dormir était égal à mourir. Eh bien non ! J'avais été affecté dans un régiment du « Train » à Monthléry, c'est à dire dans les transports de troupe ou de matériels, avec des camions poussifs. Si encore ils avaient pu rouler à plus de cent cinquante kilomètres heures comme j'arrivais à le faire dans les descentes avec ma vieille Aronde... Si encore nous avions fait de grandes marches ou des choses utilement glorieuses... Mais non ! Rien de tout cela ! Alors comme je ne pouvais pas donner dans l'utile, je fis dans le nuisible.

J'avais l'image de quelques fausses permissions de Gilbert, mon beau-frère, quelques « exploits » du même style de Jean-Claude, je fis donc pire qu'eux. Dès mon arrivée, je commençai d'être contestataire. Oh ! Pas devant les gradés, mais par supercherie je prenais plaisir à faire le contraire du règlement. Je fis ainsi aussi bien le « mur » plusieurs fois par semaines, que je me fis mettre en repos en chambre par un ami de l'infirmerie. Pendant ces heures de « repos », au nez et à la barbe de mon sous-lieutenant qui n'était pas dupe, j'allais chaque jour ou presque, faire de très longs entraînements de cross ou de vélo, qui me conduisaient souvent jusqu'au bord du circuit automobile. A l'heure du rapport, mon distingué sous-lieutenant se mettait alors en révolution et me promettait souvent de m'avoir, mais j'échappais toujours in extremis à ses interventions. Compte tenu de mes tests psychotechniques et des besoins en sous-officiers dans mon régiment d'affectation définitive, il n'eut pas même le plaisir de m'interdire l'accès à ce grade, bien qu'il me fit alors savoir qu'il m'avait noté au plus bas de ce qui lui était permis de faire.

Ma fanfaronnade n'avait pas de limites et j'en étais bêtement fière. Je l'étais d'autant plus, qu'après avoir été nommé au grade de maréchal des logis, c'est à dire sergent, je fus muté à la caserne Reuilly à Paris, dans un régiment de poste militaire en tant que responsable en second du service de garage. C'est dans ce régiment que je vécus d'ailleurs mon seul week-end entier dans les quartiers militaires, de toute la durée de mon service. Il faut dire qu'à la fin de semaine précédente, j'avais laissé entendre à mon chef de corps qui me refusait ma permission, que je partirai avec ou sans son autorisation. Il n'avait pas réellement apprécié que je mette mes promesses à exécution, et même si lui ne m'avait rien promis en retour, il m'avait néanmoins fait cadeaux de dix jours d'arrêt simple pour absence illégale un jour de grandes manœuvres.

Mon insoumission et mes fanfaronnades pouvaient m'emmener dans un extrême comme dans l'autre. C'est ainsi que durant mon séjour dans cette caserne, je préparai un guet-apens que j'estime encore avoir été justifié aujourd'hui, envers mon adjudant de garage et à son homologue des cuisines. L'un

se servait des pièces de l'armée pour entretenir son véhicule personnel et souvent ceux de ses amis, tout comme l'autre faisait presque ouvertement commerce des denrées alimentaires au détriment de la nourriture des hommes de troupe.

L'embuscade que je leur tendis alors, avorta suite à cette fameuse permission pas permise dont je viens de vous parler et peut-être également au fait que j'avais été trop bavard sur mes intentions, alors que personne n'avait intérêt que l'affaire ne s'ébruite en haut lieu. Je fus donc muté par mesure « disciplinaire », dans une caserne de l'OTAN à Fontainebleau. Un palace, un rêve, une vie de château... Sans trop m'étendre sur des détails qui n'ont rien de très glorieux, je fêtai la « quille », le même jour et avec tous mes amis américains, qui fêtaient quant-à eux le départ de France, le 28 février 1967. Oh la la ! Notre tête le lendemain !

Il faut toutefois que je précise afin que vous ne fassiez pas fausse route, que derrière ce voile, cet artifice de moi-même, il y avait celui dont un auteur que j'ai beaucoup aimé disait : « On se retrouve seul » de Jacques Brel. J'étais bien souvent celui-là, même si j'eus toujours l'attitude opposée. Seul, quelque part dans mon cœur, je l'étais, même si je cherchais à me prouver le contraire par cette forme de tourbillon que je vivais pour me convaincre que j'existais.

Avec la fin de mon service militaire, cette solitude intérieure ne devint d'ailleurs que plus pesante, car il me fallut reprendre mon travail de facteur dans le bureau où je l'avais quitté.

Si je m'intégrai un peu mieux cette seconde fois, ce ne fut cependant pas à cause de l'amélioration de l'ambiance, mais bien plus à cause de ma regrettable adaptation aux dépravations de ce monde. C'est souvent malheureusement la progression de beaucoup.

Depuis que j'ai commencé d'écrire, je m'interrogeais parfois, pourquoi je ne vous avais pas encore parlé de Michel, mon meilleur ami d'enfance. Il avait quelques années de moins que moi, mais il fut pourtant souvent une référence pour moi, comme pu l'être également mon frère. Il y eut cependant une profonde différence entre ces deux types de références. Je crois que je choisis toujours de suivre les mauvaises images que pouvait me laisser Jean-Claude, même s'il en avait comme chacun beaucoup de bonnes, quant-à Michel, je ne crois pas qu'il représentait beaucoup de mauvaises directions dans sa sincérité encore enfantine. Je pense qu'il vivait une foi saine en Christ, du moins sur la période où nous nous connûmes le plus, et à mon sens, ceci explique cela. En ce printemps 1967, alors que nous ne nous rencontrions déjà plus beaucoup, il allait être sans le savoir, à l'origine du virage que ma vie allait prendre alors.

Il avait un cousin plus âgé que lui d'une dizaine d'années, qui habitait Paris. Dans son adolescence, ce cousin Guy était plusieurs fois venu passer quelques jours de vacances chez son oncle et sa tante, nos voisins bouchers. Il avait ensuite commencé de faire des rallyes routiers sur une 403 Peugeot cabriolet, puis était devenu pilote professionnel chez NSU. Il fut lui aussi, certainement un peu à l'origine de ma passion pour la course automobile, qui allait grandissante depuis plusieurs années. Si je recherche un peu en moi, cette passion devait être embryonnaire depuis 1960, l'année où nous avions eu l'opportunité d'aller pour la première fois au 24 heures du Mans avec papa. J'étais quelques fois allé chez Guy pour le rencontrer, mais il était toujours par monts et par vaux. Son épouse lui faisait part de ma visite, et nous en restions là. Je n'osais plus trop appeler par crainte de paraître importun, mais courant juin 67, je lui téléphonai encore une fois au hasard. Quelle ne fut pas ma surprise, lorsqu'il me fit part d'une annonce que deux de ses amis avaient fait paraître dans la revue « Echappement » réclamant un pilote, et qu'il me proposa d'aller les voir à Rennes, en me présentant de sa part. J'en fis ni une ni deux, je n'allai pas travailler ce jour là et pris la direction de Rennes le cœur plein d'allégresse.

Je fus très bien accueilli par deux carrossiers de métier, qui avaient monté une petite écurie de courses. La formule 3 n'en était alors qu'à ses premières années de balbutiement. Ils avaient déjà couru les années précédentes, et s'étaient reconstruit chacun leur monoplace cette année là. Ils me proposaient donc de mettre à ma disposition leur première réalisation, et après avoir reçu ma licence, de commencer le 15 juillet au Mans. N'étant pas complètement ignorant du travail de carrosserie, à cause de la réparation de la Panhard, entre autre chose, ils me prenaient comme apprenti avec eux, ce qui permettait d'envisager une équipe soudée.

Je me serais certes mieux vu dans une voiture couverte, que dans ce petit cigare vert, mais marché conclu ! Je n'étais qu'à trois mois de ma majorité, vingt et un an à l'époque, ce ne serait donc, pensais-je, qu'une formalité auprès de mes parents pour obtenir leur autorisation nécessaire à la demande de licence.

Je crois que la petite Dauphine que j'avais bien relooker quelques mois plus tôt avec son moteur de 1093cm³, ne roula plus, mais elle vola. Comme à mon ordinaire et pour reprendre l'expression d'un ami Lyonnais, elle dû revenir le pied dans le phare droit. J'étais alors convaincu que tout allait coller, même si cela me paraissait tellement inespéré. Comme si la chose était trop belle pour être vraie.

Je remontai donc immédiatement à Paris, donnai ma démission aux PTT et arrivai assez tard le soir chez mes parents. A l'instant où je franchis le seuil de la maison mon enthousiasme tomba : Je n'avais pas réfléchi comment leur présenter la chose...

Il faut dire par avance, pour celui qui ne vécu pas ces années là, ou de trop loin pour se souvenir, que les saisons de formule 1 soixante-six, mais surtout soixante-sept furent marquées par la disparition de tant de pilotes, que l'opinion publique commençait de s'en émouvoir. J'arrivai donc chez mes parents, tard le soir à l'improviste, leur annoncer que je venais de quitter une situation stable dans laquelle je m'étais engagé presque sept ans auparavant, pour entrer dans l'inconnu et qui plus est risquer ma vie chaque jour : comprenez que je ne fus pas très fier à cet instant ! Sans doute à mon habitude, avais-je conservé une attitude désinvolte et souriante, mais je crois me souvenir que mes explications n'allaient pas beaucoup plus loin qu'un minable balbutiement.

Après un temps de réflexion, un tout petit temps, n'ayant eux-mêmes que trop bien fait le rapprochement de la filière directe formule 3, formule 1, ils me firent comprendre qu'ils voulaient bien tout pour moi, absolument tout, sauf avoir ma mort sur la conscience. Ils avaient évidemment très largement anticipé une carrière qui n'aurait peut-être jamais existé, mais c'était sans rémission : Pour avoir ma licence, j'attendrai d'être majeur.

Ce fut sans aucun doute, la deuxième grande douche de ma vie, après celle de ce petit curé au nez pincé. Comme la première fois je restai sans force, pas même celle de prévenir mes amis d'un jour de ma défection. A cause de ma trop grande hâte, je n'avais plus de travail, mon enthousiasme d'un instant s'était envolé, et je me retrouvais face aux dures réalités de la vie. Il me semble que j'avais jusqu'à ce jour vécu comme dans l'attente inconsciente et inespérée de cette chance, mais alors que je l'avais laissée passer, que me restait-il comme espoir ? Rien !

Dans mon village j'avais heureusement une petite amie dont les parents restauraient des chaises cannées et paillées. Je me raccrochai un peu à eux, qui étaient fort gentils et les aidai dans leurs tâches pour me passer le temps. Mes parents ne me laissèrent pas non plus tomber et je fis donc de la maçonnerie pour eux, de la mécanique pour d'autres, un peu de vélo, quelques courses, bref, rien de quoi donner une motivation concrète. Je recherchais bien un emploi de bureau, pensant mon expérience utile, mais je n'avais pas une formation réellement adaptée.

Ce fut à cette période que j'entendis parler de stages de formation professionnelle pour adultes, pour lesquels je passai des tests au cours desquels on me proposa un stage d'ajusteur mécanicien. Ce seul mot de « mécanicien », suffit sur l'instant à éclipser à mes yeux, toutes les autres particularités attachées à cette formation. Une seule chose flasha cependant à mes yeux, la possibilité de passer d'un stage du premier degré, à un du second, puis du troisième. A ma question sur cette filière j'obtins une réponse assez négative, mais aucune réelle interdiction, si non celle d'un intervalle de moins d'un an entre deux stages. Le niveau atteint était alors environ égal à bac plus deux, si je réussissais d'aller jusqu'au bout. Je savais que pour réussir l'engagement serait sévère, mais de même que le plus grand des voyages commence toujours par un premier pas, j'acceptai ce premier stage. A partir de cet instant, même si je n'avais alors qu'une formation secondaire bien pitoyable, j'eus deux espoirs, deux buts ancrés en moi, qui ne faisaient en réalité qu'un :

1) Je serai dessinateur projeteur.

2) Puisque je n'avais pas pu faire de courses automobiles au moment où j'en avais eu l'opportunité, je me les paierai moi-même.

Ce fut dès lors pour moi comme mon projet d'accomplir les cent-quatre-vingt kilomètres à vélo, à un peu plus de quatorze ans. J'en eus la ferme espérance, la foi. Et Dieu le permit.

Une surprise m'attendait cependant, car lorsque je me rendis-compte de ce qu'était la profession d'ajusteur mécanicien, j'eus véritablement l'impression d'être tombé dans un guet-apens. Je n'avais retenu que le mot mécanicien, mais j'aurais mieux fait de retenir celui d'ajusteur. C'était certes mieux que simple ajusteur, car la formation était plus complète avec beaucoup de diverses machines outils, mais étant donné que pour moi mécanicien voulait dire mécanicien auto, j'avais tout faux. Le sort en était jeté, il était trop tard pour revenir en arrière, je fis donc huit mois au centre FPA d'Orléans Olivet pour cette formation.

Je m'améliorais également dans d'autres domaines, car au volant je conduisais de plus en plus vite, dans des techniques de pilotage qui s'affinaient. La réglementation de vitesse n'était pas encore en vigueur, mais n'allait pas tarder à le devenir. Je prenais la route pour un autodrome, et respectais donc toutes les règles de sécurité, sauf bien sûr les limitations de vitesses. Je m'imaginais d'ailleurs que chacun agissait comme moi, et cela me valu évidemment quelques déboires. Dieu merci, je n'eus jamais d'accidents très graves au point qu'il y ait des morts.

Je sortais également de plus en plus aux bals du samedi soir, pour chercher la bonne « fortune ». On ne parlait encore pas trop de boîtes de nuit ou de dancing dans ma région. Pour ma part je n'allais pas

tarder à la trouver la bonne fortune, mais cela allait être le début d'un long calvaire de dix sept ans pour moi et pour elle, sans oublier les plus infortunés, nos deux fils qui allaient naître de notre union. Elle était employée dans la même entreprise que mes parents, et je l'avais aperçue se rendant à la gare après son travail, peu de temps avant notre première rencontre. Elle ne m'avait certes pas laissé indifférent, mais rien ne serait survenu entre nous si je ne l'avais pas retrouvée quelques jours plus tard au bal des Rois de ce début d'années 68. Nous sympathisâmes aussitôt, et allâmes même un peu plus loin tout aussi vite, mais jusque là rien d'anormal pour ce que je vivais à l'époque. Vers le début avril je pense, elle m'annonça quelle était enceinte. Je ne dis alors pas « Alléluia », car à l'époque cela ne m'eut pas effleuré l'esprit, mais je fus heureux. J'allais avoir un enfant, et quelque part c'était un très beau cadeau après les problèmes d'oreillons que j'avais eu quelques années plus tôt. Je n'étais absolument pas déçu de quitter le célibat, et pris cet heureux événement avec bonhomie, convaincu qu'il me fallait de telles circonstances pour me décider sur l'une ou l'autre de mes conquêtes, voila tout. Le sort était tombé sur « Annette », la date du mariage fut donc arrêtée immédiatement ou presque.

Quelques semaines passèrent dans cette sereine ambiance, pendant lesquelles je fis la connaissance de ma future belle-famille et de quelques-unes de ses amies dont une de mon village, au mariage de laquelle nous fûmes invités. Au repas du soir Annette fut prise de nausées. J'avais déjà vu ma sœur deux fois enceinte, et ma belle sœur une fois, je ne m'alarmai donc pas de ce fâcheux petit détail, mais tentai de l'aider tant bien que mal. Les heures passaient et l'ambiance se réchauffait. Comme chacun Annette était dans la joie, lorsque subitement une frénétique envie de sauter s'empara d'elle. Je m'y opposai gentiment à cause de son état, elle n'en teint pas compte. Je voulus la raisonner, elle continua... Le lendemain elle faisait une fausse couche.

Ce fut pour moi un choc important, un retour sur moi-même. Je pris immédiatement conscience que j'en avais été très amoureux physiquement, mais que je ne l'aimais absolument pas d'un amour vrai et sincère pour vivre et construire toute la vie avec elle. Nous n'avions en effet aucun point commun, aucune aspiration commune, ce n'était pas possible : Il me fallait rompre ! J'avais toujours redouté la souffrance des autres, et là plutôt que de la rencontrer face à face pour l'informer de mes intentions, par lâcheté de devoir soutenir ses accusations, je commis alors la bétise de lui écrire ma décision. Quelques soirs plus tard, elle arriva chez moi en larmes, visiblement désespérée. J'étais déjà bien faible devant son désarroi, lorsque ma famille interprétant mon attitude envers elle comme une simple désillusion, un simple manque de pardon, pensant bien faire, rejoignit sa position.

Cette jeune fille dont le père était alcoolique à très haut degré, avait des parents âgés et presque indigents. Elle habitait chez eux, dans une maison qui avait allure de taudis en rapport de son environnement immédiat. J'eus certes des remords quant-à nous deux, mais à cause de sa vie de rejet, ce malheur journalier quelle vivait depuis des années, je ne me sentis pas le droit de la mettre davantage à l'écart. Je crus alors que si je l'abandonnais, compte tenu pensais-je de l'image qu'elle avait des hommes au travers de son père, elle ne s'en remettrait pas. Je ne pus alors me le permettre, et dans un profond désespoir, comme par sacrifice, je me laissai fléchir, je dis oui. Nous étions à un mois du 22 juin 1968.

Durant les quatre semaines qui nous séparaient de la date fatidique, je crus qu'un bouleversement arriverait. Ce n'était pas possible, il finirait bien par se passer quelque chose ? Un tremblement de terre, que sais-je ? Plus le temps passait, plus je me trouvais pris au piège, plus mon angoisse grandissait, mais il ne se passa rien. Rien que ce jour fatal qui approchait inexorablement... Et il arriva !

Ce fut pour moi « Le jour le plus long », comme dans le film du même nom, un jour qui n'en finit alors pas de passer. Un jour sans soleil ! Une nuit sans lune ! Malgré les sourires que je m'efforçai de faire à l'égard de chacun pour ne pas leur gâcher leur joie, la détresse était au plus profond de mon cœur, implacable, inexorable...

Puis il y eut un lendemain, un surlendemain...

Aidé de toutes ces bonnes idées « soixante-huitardes », je réussis de me convaincre qu'il me suffirait d'être conciliant et plein de bonne volonté pour atteindre le bonheur. Je ne connaissais certes pas la parole de sagesse qu'aurait pu me procurer la lecture de la Sainte Bible dans *(1 Corinthiens 13-1) : Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas l'amour, je suis du bronze qui résonne ou une cymbale qui retentit.*

Je n'étais avec toute ma bonne volonté humaine, que ce bronze, cette cymbale qui retentissait. Je mis dix sept ans avant de capituler, dix sept années de souffrances pour l'un et pour l'autre. Dix sept années pour voir où mène la bonne volonté de l'homme qui se confie en l'homme, en lui-même. C'est dans sa vanité d'homme qu'il se croit évolué.

Tout n'allait bien évidemment pas être aussi négatif que le constat d'échec final que je suis entrain de dépeindre, car nous y mîmes beaucoup de bonne volonté de part et d'autre. Seulement voilà, quand

l'un faisait un effort dans le sens qu'il pensait bon pour l'autre, l'autre ne le recevait **JAMAIS** comme étant bon pour lui.

Sans doute Annette m'aimait-elle ? Sans doute la rendis-je extrêmement malheureuse par mes comportements, par ses incompréhensions de moi et peut-être d'elle-même ? Je crois en tous cas qu'elle culpabilisa souvent, pensant qu'elle n'était pas à la hauteur. Oh ! A la hauteur, tout comme moi elle ne risquait pas d'y être à la hauteur, je le comprends aujourd'hui encore beaucoup mieux qu'hier. Je n'avais pas voulu la rejeter, pensant qu'elle ne s'en remettrait pas, qu'elle repousserait définitivement les hommes, à cause de l'image qu'elle avait à l'époque de son père. C'était vrai selon un raisonnement humain, car des sujets de complexes, elle en avait, et en avait encore, mais moi je peux vous assurer qu'à sa place j'en aurais eu certainement plus qu'elle. Seulement tout comme moi disais-je, elle ne plaçait pas sa confiance en Dieu. Ce fut bien là notre plus grossière erreur, peut-être même la seule.

Que Dieu la bénisse, car je crois qu'il veut nous bénir tous. Ce qu'il ne veut pas, afin de nous protéger de l'orgueil, c'est que nous le fassions par nous-mêmes. Lui agit par Amour pour nous, car il est Amour. Pour nous, même l'amour peut devenir un piège, mais nous y reviendrons ensemble si Dieu le veut.

La vie continuait inexorablement avec ses bons et ses mauvais côtés. Dans les semaines qui suivirent je terminai mon stage d'ajusteur mécanicien de brillante façon et fut embauché à cause de cela, comme ajusteur outilleur à une trentaine de kilomètres de chez mes parents. Nous louâmes pour nous loger, un petit meublé dans le village de Condé sur Huisne, situé à mi-chemin de mon travail et de celui d'Annette. Nous formions, il me semble, l'image du jeune couple standard, même si toutes les incompréhensions réciproques allaient ressortir rapidement. De quel jeune couple ne ressortent-elles pas ces incompréhensions ?

Mon salaire n'était pas des plus mirobolants et nos loisirs n'étaient pas nombreux. Je fis encore quelques courses cyclistes, mais très vite je me rendis compte que mon entraînement laissait à désirer. Il devenait de moins en moins compatible avec mes autres motivations, d'autant qu'Annette était de nouveau enceinte et vivait très difficilement cette nouvelle grossesse. Début soixante-neuf, je ne repris donc pas de licence, et abandonnai cette passion qui avait été détrônée par d'autres.

Je n'étais encore qu'ajusteur outilleur, mais fier de l'être, car cela représentait pour moi la première marche du podium qui me conduirait à la réussite. J'en étais peut-être même un peu trop fier, et cela allait me jouer quelques tours. Je travaillais alors avec deux collègues beaucoup plus expérimentés que moi, mais ne me cachais pas auprès d'eux, du plan de carrière que je m'étais tracé et auquel je travaillais d'arrache pieds chaque soir, et surtout chaque nuit. Plus les mois passaient, et plus je percevais inconsciemment que le plus âgé des deux était comme un danger pour moi, mais avec ma naïveté de l'époque, je n'y pris pas garde. Je n'avais absolument aucune intention de m'immiscer dans la hiérarchie de cette entreprise, mais lui me percevait vraisemblablement comme dangereux pour sa carrière, c'est à dire l'homme à abattre.

Il y avait six mois que je travaillais dans cette entreprise, et même si je n'étais pas le plus expert dans mon travail, il me semble que jusqu'alors je n'étais pas trop mal considéré. Cet homme, qui tenait les fonctions de chef d'équipe, entreprit un jour de faire du rangement dans l'atelier, et retrouva par hasard une panoplie de tarauds à main qui ne servaient plus guère, remplacés depuis longtemps par des tarauds machine. Gentiment il me les proposa, et dans ma naïveté, j'en fus presque flatté. Je le considérais comme un responsable de l'entreprise, je les acceptai donc avec maints remerciements, sans me rendre compte que ceci était fait en dehors de toute légalité. Quelques jours plus tard, pour une futilité dont je n'ai plus mémoire, j'étais jeté dehors comme un malpropre, comme un voleur. Je m'étais fait avoir comme un gros nigaud en acceptant ce « cadeau » empoisonné, et je n'avais donc plus de travail.

Quelques jours après, Annette étant en arrêt de maladie et moi licencié, nous quittâmes donc notre logement devenu inutile et coûteux. Nous nous installâmes dans la petite maison qui avait servi d'atelier près de chez mes parents, et qu'entre temps j'avais bien rénovée. Cela permit à Annette de bénéficier de la proximité de mes parents pendant tout le reste de sa grossesse fort difficile, sa maman n'ayant pas la santé pour l'aider et leur logement étant trop petit pour envisager une telle solution. Mes beaux-parents eurent cependant la chance dans ces moments là, qu'il leur soit attribué par les services municipaux, un très beau petit pavillon dans lequel toute la famille heureuse, s'affaira à les déménager. Ils se réjouissaient tous deux de leur belle petite maison dans un beau petit jardin, lorsque la santé de sa maman empira. Depuis que je la connaissais, je me rendais bien compte qu'elle ne marchait pas normalement, un peu comme une personne ivre, alors qu'elle ne buvait pas. Elle souffrait de maux de tête atroces et fut hospitalisée à cause d'une tension hyper excessive, vingt huit, trente. Le docteur nous affirmait pourtant qu'elle n'était pas si malade qu'elle ne le laissait entendre, qu'elle jouait la comédie, que ses pertes d'équilibre n'étaient que simulation et qu'il fallait

l'inciter à marcher davantage. Nous qui étions jeunes et confiants dans la médecine, nous le crûmes, et avec tout le respect que nous devions à une maman, chaque fois que nous en eûmes l'occasion, nous allâmes bien évidemment dans ce sens, afin de la « stimuler ». Un après-midi de juin soixante-neuf, nous passâmes lui rendre visite à l'hôpital, mais étant donné son état, nous n'osâmes même plus lui prodiguer le genre « d'encouragements » que nous avions cru justes. Le lendemain matin quand nous y retournâmes, elle était décédée d'une tumeur au cerveau. Elle avait expiré seule, sans même la présence d'un être cher à son chevet. Nous en fûmes l'un et l'autre très affligés.

Nous éprouvâmes tous deux un profond ressentiment à l'égard de cet homme qui connaissait bien évidemment la situation, et qui nous l'avait cachée. Je ne sais quel motif l'avait conduit à nous rendre impitoyable envers cette femme, cette maman que nous aimions beaucoup. Les remords de notre erreur ne firent qu'accroître notre douleur et en particulier celle d'Annette, mais aussi de mon beau-père. Je pense qu'il culpabilisa encore plus de son état de dépendance complet de l'alcool pour lequel il était soigné, et se crut alors apte à rester seul chez lui. Huit à quinze jours plus tard, cette culpabilité ne l'ayant amené qu'à boire davantage, il fallut se rendre à l'évidence. Annette était à quelques semaines d'accoucher, et depuis longtemps incapable de se suffire à elle-même, une charge telle que la surveillance de son père était impossible et nous nous décidâmes de le mettre en maison de retraite.

Le temps des douleurs et de la délivrance était arrivé pour elle. Le vingt neuf juillet 1969, jour mémorable au cours duquel l'homme posa le premier pied sur la lune, mon premier fils naquit. Sa maman voulait l'appeler Samuel, son papa Igor, privilège fut donné à la maman. C'était un beau gros poupon bien chevelu aussi brun que ses parents, que nous allions vite habituer à voyager. Quinze jours après sa naissance, il prenait déjà son premier bol d'air du large sur la plage de Portivy, près de Quiberon où nous étrennions avec mes parents leur caravane fringuant neuf, qu'ils avaient acheté vide et que nous avions aménagé avec mon père.

Au travers de mon récit, peut-être ne vous rendez-vous pas compte que mes activités commençaient à devenir excessives. S'il n'y avait eu en effet que l'installation de cette caravane en plus de tous les événements que nous venions de vivre en quelques mois, déménagements, décès, naissance, cela aurait été concevable. Depuis mon licenciement d'ajusteur je travaillais cependant soixante heures par semaine dans un emploi de préparateur en chaudronnerie, et restaurais des véhicules accidentés, afin d'acquérir des automobiles récentes que je n'avais pas les moyens d'acheter en bon état. En un peu plus d'un an, j'en étais à mon deuxième véhicule et tant bien que mal je continuais toujours les cours par correspondance. Inutile de vous dire que mes journées étaient déjà bien remplies.

Un peu plus d'un an s'était écoulé depuis la sortie de mon premier stage, et selon le planning que je m'étais fixé, en septembre ou octobre 1969 j'entrai en stage de dessinateur d'exécution, toujours à Orléans. Je me retrouvai donc en pays de connaissance, un pied posé cette fois-ci sur la seconde marche du podium. Je travaillai de nouveau assidûment, mais sans toutefois produire la quantité de travail que certains fournirent, car la réussite commençait de m'être familière. J'avais toujours eu une prédisposition naturelle pour le dessin industriel, ce qui me permis d'en sortir aussi brillamment que du premier et par contre-coup, de trouver un emploi immédiatement à ma sortie. Le travail affluait encore à cette époque et bien que je n'eus pas une grande expérience de bureau d'études, après quelques mois d'intérim à Paris, je me retrouvais promu trois échelons au dessus de mon diplôme, c'est à dire étude deux. Nous avons évidemment déménagé et étions venus habiter un petit meublé deux pièces rue de Bagnolet, dans le vingtième arrondissement. Il était vraiment petit ce deux pièces cuisine, il ne faisait au total que vingt et un mètres carré de surface habitable, mais il donnait sur un jardin public de la rue des Pyrénées et représentait presque la campagne à Paris. Il nous fut rendu d'autant plus petit qu'il nous fallut à partir de cette période héberger mon beau-père six mois par an. Nous avons bien essayé de le mettre en maison de retraite, mais après quelques semaines de vie paisible, la tentation de l'alcool s'était manifestée de nouveau. Il en était fort malheureux, mais comme pour toute personne qui en arrive à ces extrémités, c'était plus fort que lui. Tant qu'il avait bu seul et était rentré tant bien que mal à sa chambre, nous n'avions pas eu trop d'ennuis. Les vrais problèmes avaient commencé quand il avait entraîné les autres à faire de même, alors de maison de retraite en hospice, nous avons fini par opter pour la solution de le prendre tour à tour.

Il m'avait toujours semblé que ce serait là l'issue normale. Il resta donc avec nous six mois par an, jusqu'à son décès en 1977. Durant cette période, et malgré son handicap dû à l'alcool, il m'apporta beaucoup de conseils en maçonnerie que je mis en pratique chez mes parents. Il avait été en effet un très bon maçon avant de tomber dans la maladie à cause de la boisson. C'était un homme très gentil, très paisible, pour qui les seuls sujets de conversation étaient la guerre où il avait été fait prisonnier, et la maçonnerie. Il portait un prénom hébreu, Lazare. Je ne sais pas si cela avait un rapport avec la souffrance qu'il semblait avoir enduré, car la condition humaine ne l'avait pas épargné. Il buvait certes, mais comme un slogan disait il y a quelques années : « Les parents boivent, les enfants trinquent ! » Il

avait fait parti de ces enfants qui avaient plus particulièrement trinqués que d'autres. Dans sa jeunesse, il avait en effet souvent dû dormir avec le couteau sous l'oreiller afin de protéger sa mère et lui-même, des excès de colère éthylique de son propre père. Je me garderai donc bien de le juger, mais qui eus la chance d'avoir beaucoup, beaucoup mieux.

Dans ce petit deux pièces, nous avions donc peu de place, mais notre bébé Samuel poussait bien, et c'était bien là le principal. Autant il avait été brun à la naissance, autant il était alors devenu blond. Une chose ne changeait pas, il était toujours aussi mignon ! Nous pourrions dire qu'à cette époque, nous formions presque une famille normale. Il y avait bien entendu des hauts et des bas naturels, mais rien d'anormal !

Étais-je encore un peu selon Dieu ? Agissais-je encore un peu selon lui ? Je crois encore un peu, jusqu'à cette période. Il y avait déjà bien des années que je ne voulais plus l'admettre, bien des années que je blasphémiais, que je rejetais Dieu et toutes les religions auxquelles je l'assimilais. Il y avait encore cependant une petite partie, une toute petite partie de moi, qui s'accrochait encore à lui, qui respectait encore ses commandements, ses préceptes, bien que certains de mes actes m'amenaient déjà à certains dérèglements.

Je crois qu'à ce moment, Dieu me tendait encore là main avant de me laisser aller où je voudrai. *(Hébreux 3-7/8) nous dit : C'est pourquoi, selon ce que dit, le Saint-Esprit : Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs, comme lors de la révolte, au jour de la tentation dans le désert.//*

J'étais déjà dans le désert spirituel, j'endurcis mon cœur et commençai de vivre selon mes préceptes. Mais laissez-moi vous dire encore ce verset qui traduit bien ce qui allait m'arriver par la suite, à cause justement de mon refus de suivre les préceptes de Dieu. (Deutéronome 28-28) L'Éternel te frappera de délire, d'aveuglement, de déraison et tu tâtonneras en plein midi comme l'aveugle tâtonne dans l'obscurité...//

Regardons ensemble comment j'endurcis alors mon cœur aux préceptes de Dieu, et comment je tombai donc dans l'aveuglement.

Étant nouvellement embauché dans cette fonction de dessinateur, je n'avais que peu de congés à prendre en cette année soixante-dix. Mes parents se rendant en vacances en Bretagne à Portivy, Annette partit donc avec eux afin de donner quelques temps de plein air à Samuel. Il n'y avait en cela rien de plus naturel, mais pour moi qui restai seul à Paris, cela allait malheureusement être ma première occasion d'adultère. Une occasion de chute en plus de toutes les autres, et je tombai dedans. Je n'y tombai d'ailleurs pas par hasard, mais bien parce que dans les jours qui précédaient j'avais escompté en cela un grand moment de liberté, pour lequel j'avais bien provoqué, et le départ d'Annette, et l'acte lui-même.

Je me rends bien évidemment compte que les choses basculèrent pour moi dès cet instant. Par cet acte de trop, j'étais devenu aux yeux de Dieu, cet enfant qui voulait vivre selon ses lois, ses propres préceptes, dans lequel il allait le laisser s'enfoncer. Je ne voulus pour ma part plus rien respecter de ce que j'avais jusqu'alors reçu de lui et pour être aveuglé j'allais l'être. Par quel autre moyen, le Seigneur aurait-il pu un jour me ramener à lui ? S'il ne m'avait pas laissé m'enfoncer suffisamment, comment aurais-je pu un jour en avoir assez de l'adversité qui allait m'ouvrir les yeux sur l'utilité de suivre ses préceptes ? Mais n'allons pas trop vite !

Le premier événement qui marqua cet aveuglement, arriva entre deux emplois intérimaires. Je parcourais les petites annonces, quand soudains je me laissai interpeller par ce genre de proposition attrape nigaud, « devenez rapidement millionnaire ». L'après-midi même, je sautai dans le métro, et me rendis à la conférence annoncée. Sur la bonne vingtaine de nouveaux que nous étions, bien peu se firent avoir par le système boule de neige proposé, très connu et interdit. Je n'y vis pour ma part que du bleu, et trouvai même les contradicteurs bien sots de ne pas savoir saisir l'opportunité d'un système interdit, qui apportait la possibilité de devenir riche rapidement en toute légalité. Je plongeai dedans tête baissée ! Malheureusement pour moi, il n'y avait pas d'eau dans la piscine. Aie! Aïe! Aïe! Quelle gamelle !

Le soir même, j'étais déjà soulagé de mille francs, alors que je ne devais pas en gagner plus de deux ou trois mille par mois à l'époque. Je n'avais toutefois pas de crainte, car dans ma stupidité : Je « savais » pertinemment qu'il ne s'agissait là que d'un investissement à court terme qui serait très vite amorti après quelques annonces semblables à celle à laquelle j'avais répondu. Quelle hérésie ! Il aurait fallu pour cela qu'il me reste premièrement quelques centimes en poche pour la passer cette annonce, et deuxièmement, que j'arrive à convaincre quelque pigeon encore plus naïf que moi de se faire plumer. Un avantage était cependant acquis et me plaisait particulièrement, le lieu de réunion était à proximité du Sacré-cœur, du côté de Pigalle.

Je commençais en effet d'aspirer de plus en plus à des désirs malsains et me réjouissais donc de cet emplacement. De plus je roulais beaucoup, cela non plus n'était pas fait pour me déplaire. Pendant

quatre mois, je fis en effet quinze mille kilomètres dans Paris et sa banlieue pour mes quelques besoins personnels, et aller faire du porte à porte, mais sur tous ces kilomètres, il y en eut une majorité pour les besoins des « leaders » qui n'avaient pas de véhicule et que j'avais payés pour me joindre à eux. Non ! Me direz-vous, il n'est pas possible que l'aveuglement ait été jusqu'à ce point ? Mais si ! Mais si ! Alors me direz-vous encore, où as-tu trouvé l'argent ? Eh bien j'en empruntai ! Eh oui ! Je m'endettais pour que ceux que je prenais alors pour des caïds, aillent à chaque repas, manger à huit ou dix dans les pizzerias ou autres restaurants du boulevard de Clichy. Moi pendant ce temps, si j'avais un ou deux francs en poche, j'achetais un morceau de pain ou les grands jours un cornet de frites.

Il me fallut quatre mois de ce régime, avant de comprendre mon hérésie. Ah ! Comme neige au soleil, ils avaient fondu mes projets d'achat d'un bateau avec plage de bronzage et deux gros moteurs inbords. Je vous assure que je souris de mes niaiseries en écrivant tout cela, car je mesure vraiment jusqu'où peut aller l'aveuglement, pour l'homme qui place sa confiance en l'homme, en lui-même.

La chose n'allait pas s'arrêter là, car un mal beaucoup plus grand me guettait alors, et je ne rirai pas de celui-ci en vous le contant. Le premier n'avait évidemment pas arrangé le ménage, l'autre allait non seulement le détruire à petit feu, mais allait amener ma honte à un tel degré, qu'encore aujourd'hui j'aurai, je le sais, énormément de mal à vous le rapporter. Je crois cependant que le Seigneur me demande de le faire, alors je m'inclinerai.

Si par ce prochain témoignage, je peux en effet faire prendre conscience, ne serait-ce qu'à une seule personne, de l'erreur dans laquelle elle-même est peut-être tombée, alors je saurai qu'il n'était pas vain. Je ne suis pas de nature différente de quiconque, certain diront avoir fait cent fois pire et d'autres pas le centième... Pourvu que personne ne se prive cependant de la Grâce de Dieu en Jésus-Christ, qui a versé son sang pour tout pécheur qui se repent, quelle que soit sa faute. Regardons ensemble par quel stratagème, l'ennemi allait m'attirer dans ses filets.

Vers l'automne, moi qui avais alors complètement rejeté la possibilité que Dieu existe, que Jésus ait pu être quelqu'un d'autre qu'un extra terrestre, j'allais tomber dans un piège dans lequel malheureusement beaucoup d'autres, d'une façon ou d'une autre sont tombés, cela je l'ai vérifié. Pour moi il y eut des conséquences d'une sorte, pour d'autres cela en aura été d'un type différent, car l'ennemi de nos âmes nous piège toujours là où nous sommes les plus faibles.

J'atterrissais donc de cette douce folie de m'enrichir facilement, et trouvai deux semaines de travail dans un bureau d'études en pétrochimie, aux environs de la place Pereire dans le dix septième arrondissement. Durant tout cet intérim, je restai seul avec deux autres dessinateurs qui avaient à mon sens des conversations bizarres. Toute la journée ou presque, ils parlaient de la théorie du maître, de la sortie de leur corps, de voyages astraux, et j'en passe.

A cette époque je n'étais absolument pas interpellé par le spirituel, sauf éventuellement pour faire la critique de ce que je ne connaissais pas. Je les pris d'abord pour des fous mystiques, mais comme j'ai toujours été d'un naturel curieux refusant l'ignorance, je commençai chaque jour de tendre l'oreille un peu plus. Je crois d'ailleurs qu'ils en faisaient un jeu. Au bout de quelques jours, n'y tenant plus, je commençai de leur poser quelques questions. Ils me parlèrent alors d'un moine tibétain..., du transfert de son âme dans un autre, du troisième oeil..., autant dire sans ambages, que ce fut non seulement du tibétain pour moi, mais bien du chinois. A lui seul le mot « âme » dont je n'avais entendu parler qu'au catéchisme, suffit alors à me faire refuser tout d'un bloc. Je ne gardai en mémoire que ces noms bizarres, « troisième œil » et « Lobsang Rampa ». Beaucoup d'entre vous ne voient pas encore où je veux en venir, c'est pourquoi je vous demande encore un peu de patience. Le filet était tendu, mais il allait être long à se refermer. En cela l'ennemi est plus patient que nous.

Vers cette même période, plus ou moins lassé de l'instabilité procurée par le travail intérimaire, je retrouvai un emploi en poste fixe en province. Nous quittâmes donc Paris, et vînmes habiter Loué dans la Sarthe, là où s'élèvent de bons poulets. Pour ma part, j'étais plutôt du genre pigeon.

Notre petit meublé parisien de deux pièces cuisine et ses vingt et un mètres carré de surface habitable, se transforma subitement en grand HLM vide de cent vingt mètres carré. Il est inutile de vous dire combien cet appartement pouvait paraître vide, avec pour seul mobilier une vieille malle en osier. Il aurait été possible de le confondre avec une piste de danse, c'était vraiment très harmonieux. Il ne nous fallait pourtant pas faire de placements inconsidérés après tous mes mauvais investissements et le manque à gagner des mois précédents, si nous voulions partir en vacances l'été suivant. Nous n'avions plus un centime en poche, et fîmes donc avec le peu dont nous disposions, sans nous laisser abattre. Je me transformai en menuisier et construisis un living qui fut primé au journal Système D, ce qui nous remboursa l'investissement initial.

Après quelques mois de travail, ces vacances arrivaient, lorsque je reçus une convocation pour me présenter en septembre au centre FPA de Champs sur Marne, afin d'y suivre un stage de dessinateur d'études en mécanique générale. Dans tout mon dispersement j'avais complètement oublié la

demande d'entrée que j'avais faite un an plus tôt, et je dois reconnaître que Dieu lui-même avait pris soin de la foi avec laquelle j'avais entrepris ce cheminement. Cela ne fait d'ailleurs que souligner sa fidélité qui fait pleuvoir sur le bon et le méchant.

L'été venu, les finances étaient quelque peu renflouées, nous partîmes donc héroïquement, un mois à Motril dans le sud de l'Espagne. Une fois encore il nous fallut limiter le budget, et bien que cela fut alors particulièrement interdit en Espagne, nous fîmes du camping sauvage. Samuel avait deux ans et commençait de bien savoir ce qu'il voulait, lorsque nous jouions à la pétanque, il ne savait dire qu'une chose: « Moi é agné ! Moi é agné ! ». Avant de partir nous avons fait une petite provision de livres français, dont un de couverture grena de Lobsang Rampa, la caverne des anciens, faute d'avoir trouvé le troisième œil. Il allait être pour moi d'une clarté sans pareille, d'une révélation inouïe. Mis à part quelques « Tintin et Milou » et maintenant la Bible, ce fut le seul livre que je relus plusieurs fois. Le filet de l'ennemi n'allait pas tarder à se refermer sur moi.

A la reprise de septembre, j'en restai toutefois là de mes lectures, et passai à d'autres objectifs par mon entrée en stage. J'avais travaillé très assidûment lors du premier, un peu moins sérieusement au second, quant à ce troisième, je ne le pris pas véritablement au sérieux. J'occupais déjà des postes d'un échelon supérieur à celui annoncé par son intitulé, je me croyais donc à l'abri d'un échec. D'une façon cavalière je pris souvent l'enseignement pratique de dessin par-dessus la jambe, n'apportant que quelques efforts aux enseignements théoriques.

Parallèlement à se manque d'investissement personnel, j'étais devenu très taquin vis à vis de mes camarades. Je ne veux pas dire que je ne le fus pas du tout préalablement, mais si mes blagues étaient toujours restées dans le sens de plaisanteries plus ou moins drôles, elles le devinrent alors dans le vrai sens du terme de « Harceler légèrement pour impatienter ». Si je me permets de rappeler cette définition du mot taquin, c'est afin d'en reparler dans la seconde partie. Il y avait effectivement dans ce comportement, un piège duquel le Seigneur m'avait préservé tant que j'avais voulu le suivre. Dès lors que je voulus vivre par mes préceptes, je tombai inconsciemment dedans. Je réalise d'ailleurs en écrivant, que tout en me regardant faire, je ne me comprenais pas moi-même à cette époque. Je me surprénais d'agir ainsi, mais irrésistiblement j'entrais dans ce jeu morbide. Je n'étais plus celui que j'avais connu préalablement. J'en fus quelque peu puni, car je ne terminai que second de ce stage d'un an, malgré toutes les présomptions que j'avais de finir une nouvelle fois premier.

Parallèlement à ces déviations naissantes, je commençais chaque jour d'avantage, de tomber dans des délires sexuels et à regretter le temps des occasions perdues. Je m'évertuais progressivement à ne plus rater une seule opportunité de satisfaire mes passions, mais avançais cependant timidement dans le mal. Sans le préméditer le moins du monde, j'interprétais cette attitude comme de la prudence.

Aux vacances suivantes, un an s'était écoulé depuis que j'avais délaissé mes « intelligentes et spirituelles lectures ». Nos ressources ne nous ayant pas permis de nous rétablir véritablement, nous partîmes de nouveau avec l'intention de faire du camping sauvage, mais cette fois ci en Autriche. Samuel avait trois ans ! La montagne était splendide ! Nous avons réussi de contourner les interdits du camping sauvage, mais bien vite nous nous rendîmes compte qu'en raison de la précarité de notre équipement et notre bébé de trois ans, bien des distractions nous étaient rendues impossibles. Nous poursuivîmes donc jusqu'aux côtes yougoslaves, et comme il me parut difficile de faire du camping sauvage par crainte des représailles, nous revînmes finalement nous installer dans la région de Trieste en Italie. Je passe une foule de petits détails sans importance tel que le vol de mon portefeuille et de mes papiers d'identité pour ne retenir qu'une seule chose : Nous ne fûmes jamais aussi heureux après des vacances, d'arriver enfin à la maison, tellement rien n'avait été satisfaisant. Conclusion, cette année là je n'avais pas eu le temps de lire.

Pendant toute la durée de mon dernier stage, afin de ne pas déménager, j'avais fait chaque semaine l'aller retour Champs sur Marne, Loué. A ma sortie, je retrouvai du travail non loin de là, mais quelques mois plus tard et bien peu de salaires perçus, cette entreprise dont l'honnêteté n'était pas la principale qualité, était placée sous saisie pour fraudes. Je devais une fois de plus, me mettre à la recherche d'un emploi.

C'est alors que je crus avoir enfin découvert le lieu de travail idéal en Bretagne, à Quimper ! Cette région représentait pour moi tout un univers de rêves par mes constructions de voiliers et mes séjours de vacances, ce qui me motiva d'emblée à nous y installer définitivement. Le premier pied à peine posé sur le sol breton, mû par mes impulsivités naturelles, et sans attendre quelques rentrées d'argent, je me mis donc à la recherche d'une occasion immobilière miraculeuse. Je crus l'avoir repéré au travers d'un immense terrain couvert de landes, situé au sommet d'une de ces imposantes collines de l'arrière pays. Annette avait parfois manifesté le désir de monter à cheval, alors dans mes excès, il me sembla avoir su découvrir l'intelligente et incroyable opportunité d'y construire un ranch. Il faut dire

que derrière cette idée de ranch, une autre révélation était venue se greffer encore plus attrayante pour moi. Si le ranch marchait, pourquoi ne pas lui adjoindre une boîte de nuit. Sitôt imaginé, sitôt mis à exécution. Sans chercher une fois encore, à savoir quelles seraient les réactions de mon épouse, j'y allais tête baissée. De même que j'étais revenu de Rennes quelques années plus tôt pour apprendre à mes parents la bonne nouvelle de mes futures courses de formule trois, je revins apprendre à Annette enceinte de sept mois, la bonne nouvelle d'une partie de mes élucubrations. Elle était certes en meilleure santé qu'à sa première grossesse, mais afin de lui faire partager mon enthousiasme, je la traînai par un jour de déluge, à faire l'aller retour Loué Quimper dans la même journée, soit près de sept cent kilomètres de nationales peu confortables. Depuis tôt le matin jusqu'à très tard le soir, nous crapahutâmes pour lui faire découvrir dans une lugubre tempête, sous une pluie battante, la beauté de ce merveilleux site couvert de landes... Chose incroyable pour moi, elle ne l'interpréta pas du tout dans mon sens ??? Oh ! Je n'exagère rien, croyez-moi, mais mon incrédulité n'avait d'égal que mon aveuglement. Dans la compréhension de ce que j'appelais à l'époque la malchance de la tempête, j'allais néanmoins souvent lui reprocher l'erreur qu'elle avait commise ce jour là, en refusant délibérément une telle opportunité. Je ne m'étendis cependant jamais sur l'idée lumineuse de la boîte de nuit, même si ce motif avait été le moteur d'une grande part de mon enthousiasme et ensuite de mes reproches.

Parallèlement à ce contexte, je n'acceptais pas la ségrégation qui régnait dans le bureau d'études de l'entreprise qui m'avait embauché, entre le personnel de service et « Intellectuel ». Je pris donc mon compte trois semaines plus tard, à cause de cette anomalie trop inacceptable pour moi. Comme vous pouvez le constater, dans un bon comme dans un mauvais sens, je réagissais toujours à l'excès, et le mauvais sens l'emportait trop souvent sur le bon.

Quelques jours plus tard, je retrouvai un emploi en bureau d'étude à Pithiviers dans le loiret. J'y arrivai vers mars soixante-treize et logeai à l'hôtel, le temps de trouver un appartement. Annette était restée à Loué avec Samuel et c'est à cette période qu'Igor se décida de naître. J'avais déposé la maman à la maternité du Mans un dimanche soir d'avril et le lendemain en fin de journée, l'accouchement restait peu probable. Sitôt mon travail terminé, n'y tenant plus, je revins cependant auprès d'elle et n'eus que le temps d'arriver pour l'accompagner en salle d'accouchement. Je n'y changeai certes pas grand chose, mais cette fois-ci j'eus le plaisir de voir mon second bébé naître. Il était environ vingt deux heures ce lundi 16 avril 1973, quand notre petit Igor poussa son premier cri. On aurait pu croire un Samuel numéro deux tant il lui ressemblait et était aussi mignon.

Ravis que notre famille se soit agrandie par cet heureux événement, nous emménageâmes quelques temps après à Pithiviers. Cette gentille cité du Gâtinais allait malheureusement devenir pour moi un plongeoir de décadence, un tremplin à ma déchéance morale, même si les principaux incidents n'allaient survenir que quelques temps plus tard. Les voisines ne manquaient pas, et sous la pression de mes convictions, nous allions tous deux glisser vers une forme d'union libre, qui n'eut jamais de libre que la faculté occasionnelle d'avoir l'un et l'autre maîtresse et amant. Si je le vécus toujours pour ma part comme une tentative de liberté, je ne crois pas pour autant qu'il en fut de même pour Annette. Je pense que ce fut pour elle, plus une autodéfense, qu'une réelle recherche de liberté, et notre mésentente déjà fort marquée ne fit que croître à cause de ses crises de jalousie, fort compréhensibles. Je commençai donc, à cause de cette attitude, de rechercher en cachette, les « bonnes aubaines » de quelque auto-stoppeuse complaisante par exemple, chaque fois que je me déplaçais seul. Je provoquais volontiers ces déplacements solitaires, mais n'allais pas trop loin dans le mal. J'avais tout de même dans le mauvais sens, et il y eut beaucoup de « providences ».

S'il n'en tenait qu'à moi, je n'irais pas plus loin dans ce témoignage, car j'éprouve beaucoup de souffrances à l'idée de ce que j'écrirai dans quelques pages. Permettez-moi de vous dire par avance que ce n'est pas de la honte que j'éprouve quant à ce sujet, mais de la souffrance. La honte, je connus à l'époque et tentais alors de m'en cacher. C'est sans doute pour cela que je fais la différence. La souffrance que j'éprouve pour l'homme que je fus, est la même que je perçois pour l'humanité en général dont je fais parti. La souffrance de la misère humaine qui conduit l'un à des actes irraisonnés dans un sens, l'autre à des actes irraisonnés dans un autre sens, un troisième encore dans un autre sens et ainsi de suite. C'est pour cela que les hommes s'entre-tuent au lieu de s'aimer. L'un comme moi, ne sait pas ce qui le conduisit à faire ce que je fis, l'autre, ce qui le conduisit à faire ce qu'il fit et encore ainsi de suite. Attention, que personne ne se leurre, chacun reste responsable de ses actes devant Dieu et devant les hommes. Si je dis cela, c'est que beaucoup d'êtres humains souffrent en silence de leurs propres-erreurs qu'ils considèrent être leurs propres tares, et à cause de ces erreurs, de ces tares, certains vont même jusqu'au suicide. Ils s'enferment alors dans des limites de tolérance excessives ou à l'opposé dans l'intolérance la plus totale, comme pour mieux se flageller eux-mêmes ou... Peut importe, le monde souffre tant qu'il commet le péché. Mais revenons à notre chronologie plus terre à terre.

Pour les vacances nous allâmes cette année là, rejoindre mes parents à Torreilles dans les Pyrénées Orientales. La plage était belle, Samuel profitait de la présence de ses petites-nièces pour patauger dans l'embouchure de l'Agly, Igor gazouillait, mon beau-père prenait des coups de soleil, nous étions montés en famille au mont Canigou, enfin bref, l'ambiance était bonne. J'avais pour ma part beaucoup d'autres occupations, car je n'aurais si non pas eu l'impression de vivre. Je commençais souvent par le footing matinal, suivi de deux ou trois heures de chasse sous-marine ou de balade à vélo dans les Pyrénées. Dans la soirée je faisais de la pêche à la ligne avec papa, mais restait à combler l'après-midi. Je me remis donc à lire chaque fois qu'Annette et moi allâmes avec les enfants à une plage naturiste située non loin de là. J'avais trouvé à Perpignan, tous ces fameux livres de Lobsang Rampa, sauf un que je lus l'année suivante. Ils me parurent moins attrayants, moins révélateurs que le premier, ayant déjà donner raison depuis longtemps à cette théorie. L'ennemi de nos âmes n'avait effectivement pas à précipiter la chose, attendant patiemment son heure, et se délectant par avance de la destruction qu'il allait produire au travers des circonstances à venir auxquelles nous arrivons.

Le petit village dans lequel j'avais grandi était assez éloigné du lieu de travail de mes parents, et leur logement trop étroit pour réunir la famille. Plusieurs possibilités avaient été envisagées pour remédier à la situation, mais leur budget restait cependant bien faible après leurs difficultés des années passées pour envisager une construction. La seule alternative imaginable était de faire construire le gros œuvre et de réaliser tout le reste en famille. Mus par un élan de solidarité, chacun s'engagea donc dans cette voie et la recherche du lieu idéal commença dès notre retour de vacances.

Nous ne faisons que commencer de passer les gaines électriques dans le premier plancher début 1974, quand nous fûmes interpellés par un problème de déglutition que papa tentait vainement de dissimuler. Nous insistâmes pour qu'il prit rendez-vous chez un docteur, et le diagnostic ne fit que confirmer ce que chacun craignait sans oser se l'avouer, il était atteint d'un cancer très avancé à l'œsophage. Le six mai, le jour de son anniversaire, il fut donc opéré au Mans.

Je ne dirais pas que la loi des séries existe, mais il est un fait que le même jour, je subis quant-à moi à Orléans, une ablation des amygdales. Heureusement pour moi, mon opération n'avait aucune commune mesure avec la sienne.

Pendant ma convalescence, nous achetâmes un Peugeot J7 diesel d'occasion, que j'allais chaque soirs de semaine m'efforcer d'aménager en camping-car. Les week-ends, nous les réservions évidemment à la construction de mes parents, car il y avait beaucoup à faire. Papa était tant affaibli que souvent il ne pouvait plus que nous guider. Ils étaient tous deux venus s'installer à proximité de la construction dans leur caravane, afin que papa puisse « s'occuper » les jours de semaine. Il avait une telle angoisse de mourir avant que la maison ne fut habitable, qu'il se fatigua souvent beaucoup trop, bien qu'il considéra alors ne faire que très peu.

En juillet il fit une jaunisse, qui n'était autre qu'une rechute de la maladie. Encore une fois, nous crûmes ce que les docteurs nous dirent, malgré que cela fut presque le même scénario que pour ma belle-mère quelques années plus tôt : C'était normal... après une telle intervention..., il ne fallait pas s'inquiéter...

Nous partîmes donc en vacances au Portugal avec notre tout nouveau camping-car qui avait très fière allure pour l'époque, sans nous inquiéter de la maladie de papa. Igor, très brun à la naissance, était devenu aussi blondinet que son frère et faisait du quatre-pattes dans le sable. Samuel, quant-à lui, étrennait son premier électrophone avec « Ah! J'ai vu, j'ai vu ! Compère qu'as-tu vu ? J'ai vu une grenouille qui faisait la patrouille, et le sabre au côté. Compère vous mentez! ».

Au travers de tout mon récit, sans doute ne vous rendez-vous pas vraiment compte que dans le couple tout se dégradait inexorablement, car extérieurement il est vrai que nous pouvions passer pour une famille heureuse. Les disputes étaient cependant de plus en plus fréquentes et de plus en plus violentes, et nos enfants commençaient déjà d'en souffrir énormément. Pour ma part, mais aussi je crois pour Annette, nous nous rendions compte sans savoir y remédier, que nos deux petits vivaient mal leur enfance. Nous commençâmes alors de nous renvoyer la balle l'un l'autre, et entrâmes ainsi dans un cercle infernal duquel nous ne sortîmes jamais.

Durant les mois qui précédant notre départ au Portugal, lassé de recevoir un salaire que je jugeais insuffisant, j'avais de nouveau recherché un nouvel emploi. A notre retour, j'entrai donc dans un poste de dessinateur projeteur, adjoint au chef du service entretien travaux neufs, au sein d'une fabrique de pansements, située à Brionne dans l'Eure. Cette nouvelle étape n'allait pas être plus glorieuse que la précédente, car dans l'attente de trouver un nouveau logement, je profitais malheureusement de ma solitude pour m'affermir, non pas dans cette nouvelle fonction, mais bien dans tout ce qui était mauvais. Je cherchais en effet les sorties de mon corps par les voyages astraux, dont j'avais lu les récits dans ces fameux livres de Rampa, mais aussi, par conséquences directes ou indirectes, je donnais dans bien plus grave humanement, comme dans le voyeurisme et l'exhibitionnisme. Je croyais alors faire preuve de liberté... N'allez pas croire pour autant, que j'étais devenu ce personnage

libidineux et austère, qui se promène toujours en grand manteau à la sortie des écoles primaires. Non ! Absolument pas ! J'étais au contraire celui qui avait une telle double vie, que chacun me prenait pour quelqu'un de très bien à tous niveaux. Pour beaucoup j'étais même un exemple... mais quel exemple... Ceci me permet de souligner néanmoins, qu'il y a toujours une part que Dieu voit dans la vie de chacun. Nous ne sommes jamais ignobles au point que l'ennemi de nos âmes aimerait nous le faire croire, mais c'est malgré tout notre péché qui nous coupe de Dieu, et dans mon cas tout était déjà préparé pour me permettre de m'enfoncer un peu plus.

Deux jeunes et charmantes secrétaires de l'entreprise travaillaient alors dans un bureau à côté du mien, et l'une d'elle, la plus avenante était également tombée dans les mêmes pièges spirituels et humains que moi. Elle avait environ mon âge et je crois maintenant, que même dans cette vie de débauche, le Seigneur nous préserva l'un et l'autre d'erreurs par trop irréversibles. Chaque fois en effet que nous projetâmes des contacts plus rapprochés, voir très rapprochés, des circonstances nous en empêchèrent. J'en fut déjà profondément interpellé à l'époque tant la chose fut répétitive, mais je l'attribuai alors à la malchance.

Fin soixante-quatorze, la santé de papa qui avait semblé s'améliorer quelque peu, commença de se détériorer à nouveau très sensiblement. Ils habitaient tous deux leur nouvelle maison encore un peu en chantier, mais c'est presque une joie de se rappeler combien ils en étaient heureux. Malgré la faiblesse de papa, début décembre, ils réussirent tant bien que mal à venir nous rendre visite. Le voyage était long de cent dix kilomètres, alors plutôt que de prendre conscience de la réalité au sujet de son état de faiblesse, nous vîmes dans cet « exploit » un encouragement à croire dans son rétablissement proche et définitif. Rien ne nous sembla plus naturel après une telle intervention. Nous voulions tellement croire à ce que nous avaient dit les docteurs que nous étions une nouvelle fois complètement aveuglés sur le véritable déroulement de la maladie.

Ce fut un oncle qui nous ouvrit les yeux, début janvier. Nous mesurâmes alors toute l'immense atrocité de la situation et mus par la souffrance du désespoir, nous nous accrochâmes à ce que nous crûmes juste. Je vois en cela une similitude avec ma grand-mère qui s'accrocha à ce qu'elle crut bon pour protéger sa fille. Pour nous ce n'était pas l'occultisme, mais je me procurai le traitement du docteur Solomidès et parallèlement nous trouvâmes une infirmière qui accepta d'injecter le traitement. Je ne suis bien évidemment pas qualifié pour attester de la valeur de ce médicament qui était vendu sous forme de produit vétérinaire. Je ne suis pas non plus qualifié pour juger de l'exactitude des faits qui étaient reprochés à cet homme. Je ne suis pas plus apte à discuter de la réelle compétence de ce docteur, professeur d'université, proposé au prix Nobel de la Paix, dont Georges Pompidou avait publiquement fait les éloges. Je sais par contre que certains laboratoires pharmaceutiques le poursuivaient à cette époque pour exercice illégal de la médecine ??? Toujours est-il, que son produit injecté par voie intraveineuse, semblait faire à mon petit papa le plus grand bien. Il fallait certes comme précédemment continuer les injections de morphine pour éviter la douleur, mais malgré tout nous espérions encore un peu. De jour en jour, l'infirmière avait cependant de plus en plus de difficulté à lui trouver les veines pour la perfusion, tant son amaigrissement était important dans cette phase terminale de cancer. Le premier février, elle essayait déjà depuis de longues minutes, quand elle capitula. Par le choc émotionnel de la voir baisser les bras, il fit un infarctus et ses douleurs furent abrégées.

Ce fut pour, moi et sans doute pour nous tous, une profonde souffrance à laquelle s'additionna une non moins profonde incompréhension envers ceux qui, encore une fois, à cause de la confiance que nous leur avions accordée, avaient réussi à nous tromper. Qui croire en effet en pareil cas ? Ceux qui, nous le savions dès lors, nous avaient menti depuis des mois, prétendant qu'il ne fallait pas s'inquiéter, que tout était normal en pareil cas ; ou ce professeur qui s'était semble-t-il attaqué à plus riche que lui. Ce professeur dont même le fichier clients avait été le seul objet d'un sabotage fait une nuit par un « commando »... Certains scandales n'étaient pas forcément repris par les médias comme aujourd'hui à cette époque. Cela avait peut-être parfois du bon, mais pas forcément pour tous. Lorsque l'argent est la seule valeur de base et par laquelle tout critère est arbitré, la Bible nous dit dans (*1 Timothée 6-10*): *Car l'amour de l'argent est racine de tous les maux.*//

Comment ne pas ressentir d'injustice humaine en de telles circonstances, et ne pas se tourner vers ce que nous croyons bon, même s'il s'agit du pire des dangers parmi tous ceux qui nous guettent.

J'avais lu dans ces livres de poche de couleur rouge, presque grenat, ces livres de Rampa desquels j'avais me semblait-il, tiré tant de bonnes choses, qu'il était facile de dialoguer avec les morts, alors je le fis. Cette première nuit de deuil autour de cette table dans la cuisine, à cause de cette profonde souffrance, de cette immense détresse, j'invitai même chacun des miens à faire de même. C'était certes sans savoir ce qu'enseigne la parole de Dieu à ce sujet dans (*Deutéronome 18-10/12*) *Qu'on ne trouve chez toi personne qui fasse passer son fils ou sa fille par le feu, personne qui se livre à la divination, qui tire des présages, qui ait recours à des techniques occultes ou à la sorcellerie, qui jette*

*des sorts, personne qui consulte ceux qui évoquent les esprits ou prédisent l'avenir, **personne qui interroge les morts. En effet, quiconque se livre à ces pratiques est en horreur à l'Eternel.** //*

Je peux vous affirmer, que l'effet ne se fit pas attendre ! Je ne veux pas dire par-là que j'entendis le son d'une voix ou quelque manifestation surnaturelle comme je me l'imaginai, mais j'entrai bien en présence de ces esprits par ce que je crus être mes pensées, mes désirs irrésistibles et mes changements de comportement.

A vouloir faire venir à moi l'âme de mon père, ce n'était pas elle qui était venue, mais je le sais maintenant, des démons. Je vous disais bien que lorsque je commençai de vivre par mes préceptes, j'avais été interpellé moi-même tant j'étais devenu taquin. Là ce ne fut plus me surprendre, mais bien me dégoûter, de m'écoeurer moi-même de mes propres comportements. Le lendemain même de la mort de mon père, je me mis à m'exhiber de telle façon que je me faisais peur, me répugnais, mais je ne pouvais rien contre. Je sus immédiatement que ce n'était pas moi ! C'était à un tel point que je me regardais agir sans pouvoir même me contrôler. Moi qui prônais haut et fort à qui voulait m'entendre, que pour vaincre les forces des ténèbres ou de sorcellerie ou autres choses de ce genre, il suffisait de « vouloir », que rien ne pouvait nous atteindre si nous étions fort de caractère, et bien moi, j'étais le jouet de ces démons.

Quelques mois après, j'avais tellement multiplié mes méfaits à outrance, que je fus arrêté par la gendarmerie et placé en garde à vue. Je reconnus mes fautes et fus déclaré civilement responsable de mes actes par deux psychiatres. Jugé à huis clos, je fus condamné à deux ans de prison avec sursis.

La chose m'atteignit certes profondément, mais ne m'apporta cependant pas la conviction qu'il fut humainement impossible de vaincre ce genre de mal. Je continuai donc de placer ma confiance en moi, car même si je me voyais agir comme étant un autre, mon piège était toutefois de croire que c'était « moi ». Je confondais les tentations qui me venaient du tentateur et ma responsabilité à accomplir ces dites tentations. Nous en reparlerons bien évidemment dans la seconde partie.

Je dois reconnaître pourtant que cette pichenette de l'ennemi que je ne connaissais pas dans sa réelle dimension, m'avait fortement interpellé quant-à l'occultisme et la sorcellerie. Vu ce qui s'était passé pour mes parents quand ils avaient fait venir ces « gens » pour savoir si quelqu'un agissait sur eux par sorcellerie ; parce qu'il y avait eu le décès de mon père ; parce que les emprunts faits sur la maison s'étaient trouvés réglés par l'assurance vie et que certaines attitudes de ma grand-mère, toujours la même nous amenaient des doutes supplémentaires ; parce qu'au décès de papa, je crus que c'était elle qui avait fini par avoir raison de lui ; parce que moi-même, je me voyais bien aller à l'encontre de ma propre volonté, même si j'y étais coopérant ; à cause de tout cela, je m'adressai à une femme qui manipulait le pendule, comme le faisait d'ailleurs ma grand-mère. **Mais que peut faire la magie blanche contre elle-même, ou encore la magie blanche, contre la magie noire ? Tout cela reste blanc bonnet contre bonnet blanc. C'est encore faire garder sa maison par le voleur.**

Cela n'aboutit bien évidemment à rien, car même si ma grand-mère avait été sans doute un des engrenages de la malédiction sur ma famille, pour ma part, ces malédictiones se noyaient dans mes propres responsabilités en rapport à tous mes égarements. N'allons donc pas plus loin dans ce sens qui ne nous mènerait qu'à tourner autour du pot pour mieux nous voiler la face. Dieu ne nous demande pas de regarder aux fautes de ceux qui nous ont conduits à l'erreur, mais à notre propre péché dont il veut nous libérer lui-même pour notre bonheur.

Ce bonheur restait pour moi à cette époque, notre camping-car que j'allais réaménager de façon plus confortable, m'étant rendu-compte de certaines incohérences la première année. Le treize juillet 1975 nous partîmes ainsi tous quatre pour un mois en Grèce.

Ces vacances comptent parmi les meilleures que nous ne passâmes jamais ensemble. Elles furent parsemées de tellement de rencontres imprévues avec des grecs formidables tout au long de notre séjour, que nous en revînmes convaincus d'être passés à côté de la vie à laquelle tout homme devrait aspirer. Même Samuel et Igor avaient été si mignons, que tout nous incitait à ne pas reprendre le courant implacable de la vie traditionnelle à la reprise de septembre.

Nous en étions encore là le dimanche d'après notre retour, et ne savions pas à quoi œuvrer tant le dépaysement avait été grand. Les travaux de la maison de maman devaient avoir été interrompus momentanément, et sur l'instant, faire une balade nous apparut presque futile. Les heures passant, nous décidâmes cependant afin de tuer le temps, d'aller faire une promenade en voiture, et si le hasard le voulait, nous assisterions soit à une cascade auto, soit à un auto-cross comme nous l'avions vu sur des affiches publicitaires. Moi qui avais toujours été si fervent de courses automobiles ou autres spectacles de ce genre, ce jour là je me laissai porter au hasard de la vie, sans même savoir dans quelle direction nous devions aller.

Nous ne connaissions encore que peu la région, car depuis un an que nous l'habitons, nous n'étions jamais beaucoup sortis à cause de cette fameuse construction. C'est ainsi que vers dix sept heures,

nous passâmes devant un genre de grande fête champêtre à laquelle je ne voulus d'abord pas m'arrêter. Nous venions de nous engouffrer quelques milliers de kilomètres le week-end précédent, aussi Annette et les enfants exténués par tant de route, insistèrent-ils pour que nous nous arrêtions. Contrairement à l'accoutumée, ce fut même Annette qui alla s'enquérir à la fois du type de manifestation, sa durée, le prix des places, enfin tout le traditionnel. C'était un auto-cross, il avait commencé en retard, donc loin de se terminer. Faute de mieux nous entrâmes !

Quelques courses passèrent, je commençai de critiquer ! Je pense que ce jour là, j'aurais même trouvé à redire d'une course de formule 1, tant la motivation me faisait défaut. D'heure en heure, je commençai cependant de m'y intéresser peu à peu, puis chemin faisant, je tendis l'oreille quand, à mes côtés, j'entendis deux épouses de pilotes parler entre elles de leur mari. Je ne me risquai pas sur l'instant d'avancer une parole, mais les heures passant, banalement je hasardai quelques propos à leur attention. Avec un sourire, elles me répondirent très simplement. Je fus donc plus précis, le matériel, la licence, le budget ? Je ressortis du circuit ce même soir avec la presque certitude que je me laisserai tenter ; rentré à la maison je commençai de faire des projets, le lendemain, aidé d'un fervent supporter, je cherchai mon premier véhicule.

Ce supporter, je l'avais trouvé en mon collègue et ami Jean-Mary qui allait aussitôt devenir le moteur de la situation. Nous avons déjà fortement affaibli notre budget au cours des vacances, aussi ces nouvelles dépenses se devaient-elles d'être très restreintes pour avoir une chance d'aboutir. Il se démena pour me faire obtenir gratuitement une vieille R8 appartenant à l'un de ses amis ; d'un autre, un moteur de R10 à réviser ; pour une publicité sur le véhicule, des extincteurs ; pour quelques centaines de francs, du tube pour faire un arceau de sécurité ; et le 15 février 1976, je commençai mon premier entraînement.

Ce n'était certes pas une bombe cette première voiture et je ne vous dis pas non plus, que lorsque je me retrouvai pour la première fois sur une ligne de départ, je me pris réellement au sérieux. Moi qui avais rêvé cent fois et bien plus, de faire les vingt-quatre heures du Mans ou même ces courses de formule 3 auxquelles j'avais été à deux doigts de participer, me retrouver dans un champ à faire « Vroom, Vroom », je dois vous avouer que cela me parut bien puéril sur l'instant. Dès la levée de drapeau j'oubliai pourtant tout le contexte, et faute de mieux, le « Vroom, Vroom » allait rester ma passion pendant dix ans.

Je ne me rendis pas compte à l'époque que le second de mes buts avait également trouvé son accomplissement. Je crois en effet que je l'interprétais alors comme une simple étape d'un objectif à venir.

Je construisis un plateau porte véhicule que je fis homologuer, et souvent, au week-end, nous partîmes ici ou là avec le camping-car au gré des courses. Les semaines quant-à elles, allaient être d'autant plus remplies qu'à chaque sortie le travail de remise en état ne manqua pas. Ceci me permit peut-être de limiter certains de mes mauvais agissements, qui bien que plus masqués, ne cessèrent pas pour autant. Cela apporta évidemment de plus en plus de difficultés dans le couple qui allait se déchirant progressivement.

Ce fut néanmoins vers cette époque me semble-t-il, que je commençai de prendre réellement conscience des injustices de notre civilisation face aux pays en voie de développement. Comme quoi, l'homme est toujours partagé entre le bien et le mal. J'avais à cette époque un autre collègue dont le grand-père avait fait breveter divers type d'éoliennes, alors entre cela et les stations de pompage dans le désert, plus tard le dessalage d'eau de mer ou des mini unités de fabrication de médicaments, je commençai d'éprouver progressivement le sentiment qu'il y aurait certainement beaucoup de belles choses à faire si elles étaient financièrement dénuées de spéculations. Je jugeais alors les autres dans leur ingratitude, sans même prendre conscience que mes propres mauvais penchants étaient encore bien plus égoïstes envers ma propre famille, que ceux que j'accusais de tous les maux de la terre. Nous sommes beaucoup plus enclins à juger les autres qu'à nous juger nous-mêmes, c'est bien l'un de nos plus grands défauts !

Peu de temps avant les vacances soixante-dix-sept, je quittai cette entreprise de fabrication de pansements et recherchai un autre emploi. J'en trouvai un non loin de là, à Evreux dans une entreprise spécialisée dans l'installation d'usines agroalimentaires.

Cela allait être pour moi un virage important, qui allait me permettre de quitter progressivement la planche à dessin pour devenir un homme de terrain. Je vous passerai évidemment bien des détails sans grand intérêt, pour ne m'arrêter de temps à autres, que sur les points particuliers qui eurent le plus d'incidence sur ma vie.

Les grandes lignes de l'inconduite conjugale allaient malheureusement persister, mais je crois de plus en plus dans le but insoupçonné alors, de trouver une autre compagne. Comme je recherchais néanmoins, tant le bonheur d'Annette que celui de Samuel et Igor, je tournais en rond, me refusant de leur faire subir une séparation nette et brutale. J'aspirais en effet profondément à une vie familiale

heureuse, dans laquelle personne n'eut été délaissé. Je tentais de concilier les débordements extraconjugaux avec la vie de famille, sans oublier l'Auto-Cross et l'investissement professionnel indispensable pour réussir et pouvoir subvenir à tous les désirs de chacun.

C'est ainsi que cette année là, à l'intersaison, je construisis ma première monoplace. Elle fut entièrement fait-main, mes seuls outils étant une perceuse électrique et un poste à souder, complétés par quelques limes et une scie à métaux. Nous habitons une résidence, et dans le petit box qui me servait d'atelier, je n'avais que bien peu de place, pas même l'électricité. Chaque fois que je travaillais à l'engin, je devais passer une rallonge électrique par la fenêtre de l'appartement. Les voisins me servaient souvent de spectateurs, et en particulier un jeune couple, Gill et Catherine qui ne savait pas encore qu'il serait quelques années plus tard, une clé pour ma vie.

Notre arrivée à Evreux n'allait pas s'avérer de bonne influence pour Samuel. Je suppose que, marqué par le décès de son grand-père, il commença à cette époque de s'interroger sur des questions d'ordre spirituel. Le « qu'y a-t-il après la mort ? », interpelle effectivement petits et grands. Bien évidemment, moi qui me considérais « particulièrement ferré » sur la question, je ne manquai alors aucune opportunité de lui parler de toute ma science relative à cette théorie à laquelle je croyais toujours dur comme fer.

Je ne sais pas s'il en tint réellement compte, mais cette période marqua pour lui un virage bien difficile à négocier. A partir de ce moment, il éprouva de telles difficultés d'intégration dans sa nouvelle école ainsi que dans divers autres domaines de la vie, qu'il ne s'en remit jamais vraiment de toute sa scolarité. Quel dommage, il était si bien parti les années précédentes !

A quoi doit-on attribuer ce phénomène ? N'étant moi-même concerné que par un rôle de père, je me garderai bien de faire une relation directe de cause à effet avec ce que je lui avais enseigné. Il est cependant évident que ses difficultés scolaires, commencèrent à cette époque.

Igor, était lui en maternelle, et heureux d'y être, même si ce n'était qu'une apparence due à sa jeunesse. Tout comme Samuel, il souffrait énormément de notre mésentente perpétuelle, qui croissait certes par palier, mais tout aussi inexorablement que le fil du temps, et seulement quelques calmes plats intermédiaires.

Aux vacances soixante-dix-huit, nous retournâmes en Grèce, mais ne retrouvâmes pas toutes les agréables circonstances de 1975. Il nous sembla que tout fut devenu affreusement touristique et bien que satisfaits à notre retour, il nous sembla être quelque peu restés sur notre faim.

Ce fut alors, que des amis auxquels nous avons quelques temps prêté main forte dans des travaux d'agrandissement de leur demeure, nous proposèrent une location commune aux sports d'hiver. N'y étant jusqu'alors jamais allé, je me faisais une idée complètement fautive du ski. Je n'étais absolument pas tenté par ce que je croyais être les incessantes navettes, montée descente, montée descente. Nous nous laissâmes néanmoins convaincre par leur enthousiasme à évoquer les souvenirs de leurs péripéties passées, et à Noël nous partîmes les retrouver dans les Vosges. Ce fut effectivement super ! Nous fûmes véritablement conquis les uns et les autres, mais aussi convaincus que ce serait toujours là le bon choix de montagne. Il nous apparut alors, comme absolument inutile et dérisoire de tourner nos regards vers les grandes et snobs stations alpines.

Comme plusieurs autres années, nous passâmes nos vacances d'été, côté plage naturiste de Torréilles, près de Perpignan. Nous prîmes alors très vite l'habitude de programmer nos vacances d'hiver si tôt les vacances d'été terminées, et presque réciproquement. C'est ainsi que l'année suivante, nous qui pensions repartir aux sports d'hiver comme précédemment, dans une très petite station des Vosges, nous nous retrouvâmes de nouveau à partager un chalet avec nos mêmes amis, mais aux Houches, dans les Alpes. Nous y restâmes cette année là deux semaines consécutives et les progrès de chacun furent tellement évidents, qu'avant la fin du séjour, cette station commença déjà de nous paraître trop petite. Comme quoi il est sage de ne jamais dire : « Fontaine je ne boirai pas de ton eau ».

Mille-neuf-cent-quatre-vingt allait être un bon millésime. Aux week-ends, en auto-cross, nous étions privilégiés avec le camping car, par rapport aux autres familles de pilotes. Les enfants étaient toujours partants, surtout à cette époque. Annette, elle, était plutôt heureuse au retour, quand j'avais fait une bonne place, mais elle angoissait toujours quelque peu à l'aller. J'entamais là ma cinquième saison et commençais d'avoir du matériel équivalent aux meilleurs, et à savoir l'utiliser tout aussi bien. Pour des raisons de budget, afin de pouvoir conserver les vacances d'hiver et d'été, je ne courus jamais le championnat de France, selon mes aspirations. Il m'aurait fallu pour cela prendre trop fréquemment des jours de congés et engager des frais trop importants, la majorité des courses de ce championnat ayant lieu à cette époque, dans le sud de la France. Sauf exception, je me contentais donc du nord de notre beau pays et habitant la Normandie, mes points en courses, m'étaient comptabilisés dans ce championnat régional.

A la mi-saison quatre-vingt, j'étais en tête d'un point à celui-ci, devant un très bon ami pilote qui courut souvent le championnat de France, lorsque mes activités professionnelles vinrent mettre un terme à mes réjouissances dominicales. Vers fin juin début juillet, un chantier qui était quelque peu tombé aux oubliettes depuis deux années, ressortit en exécution. Par le biais du départ de certains responsables techniques, je me retrouvai seul à connaître l'ensemble du dossier, aussi me fut-il proposé d'en assumer le suivi de montage.

Cela représentait pour moi, le tremplin pour une promotion importante, et m'ouvrait grand les portes d'une fonction de technicien pour laquelle j'avais les qualités requises, et à laquelle j'aspirais profondément depuis mon entrée dans cette société. Je ne me posai pas même de question au sujet de ma saison d'auto-cross, immédiatement je dis oui à mon départ en Colombie.

J'allais y superviser le montage d'une assez importante unité d'extraction et concentration de jus de fruits. Malgré la tâche devant laquelle je me trouvais, je fis une dernière course, allai le temps d'un week-end, retrouver Annette et les enfants au cap d'Agde où ils passèrent leurs vacances, puis m'envolai direction Bogota. Je remercie mon Dieu dont je niais l'existence à cette époque, qu'il me permit néanmoins de faire cette expérience humaine. Elle m'apporta en effet beaucoup et me permit de me rendre compte de la beauté qu'il a mis lui-même dans le cœur de l'homme simple, quelle que soit sa race ou la couleur de sa peau.

J'avais reçu beaucoup d'instructions de la part de mes supérieurs pour cette mission et comme contractuellement nous n'avions pas vendu le montage des matériels, mais seulement leur supervision de montage, tout le personnel, outillages et équipements, étaient à la charge du client qui en avait reçu une très longue liste depuis fort longtemps. J'avais donc été particulièrement mis en garde sur la nécessité absolue qu'aucun détail, absolument aucun ne manquât. Je devais d'ailleurs confirmer dès mon arrivée sur le site, que tout était parfaitement respecté dans les moindres détails ou revenir en France sans délai dans le cas contraire. J'étais d'autant plus mis en garde, que j'étais pour l'occasion accompagné d'un chef monteur, « Frédo », qui avait la réputation justifiée de boire comme un trou. Excuse-moi « Frédo » de dire la vérité.

A notre arrivée à Bogota, nous retrouvâmes notre groupe d'accueil, quelques heures après le rendez-vous prévu. Premier raté de ma part, car à l'aéroport, je n'avais pas reconnu mon nom prononcé à l'espagnole. Je n'avais en effet pour toute pratique de cette langue, que deux ans de travail personnel par méthode Assimil. C'était bien peu. Nous réussîmes cependant la jonction avec notre client qui se fit très chaleureux à notre égard, presque trop. Ils nous offrirent très cordialement l'apéritif, puis nous emmenèrent dans l'un des meilleurs restaurants français de Bogota. Si je perçus bien chez eux une certaine gêne, je n'y attachai pas trop d'importance et passai outre. Dans l'après-midi nous allâmes rendre visite au consulat de France, puis ils nous traînèrent à la foire internationale de Bogota qui, comme par malheur pour moi, avait justement lieu à cette époque. Il faut dire que notre client était une très grande fabrique de liqueurs et que celle-ci y exposaient toute sa production avec dégustation à volonté. Cela allait être pour Frédo, la plus merveilleuse entrée en matière qu'il n'ait jamais rencontrée de par le monde... Moi, j'avais pris la résolution de le suivre afin de ne pas m'en faire d'entrée un ennemi, je le suivis donc.

Après une dégustation plus qu'abondante, nous quittâmes cette foire tard dans la nuit et partîmes à huit dans un 4x4, en direction de Moniquira, une petite ville située à cent cinquante kilomètres plus au nord. A Tunja, une assez grande ville, nous n'avions pourtant fait que quatre-vingt-dix kilomètres, mais nous nous arrê tâmes. Nos accompagnateurs nous déposèrent au plus grand hôtel de la ville, avec pour rendez-vous le lendemain matin dix heures. Je ne pouvais pas encore tirer de conclusions trop hâtives, mais tout au long de cette première soirée mon impatience avait commencé de monter quelque peu, et mes craintes de découvrir un manque de préparations techniques grandissaient avec les heures qui passaient. Au lendemain, l'heure du rendez-vous s'éternisa de nouveau, et suffisamment pour qu'en milieu d'après-midi, il me faille insister presque lourdement pour faire les soixante derniers kilomètres qui nous séparaient du chantier. Mon télex de confirmation du respect de leurs engagements aurait déjà du être arrivé en France depuis plus de vingt-quatre heures, alors que nous n'étions pas encore arrivés sur le site. Vers dix sept heures trente, nous franchîmes enfin l'enceinte du chantier. Les responsables de l'unité de production se joignirent à nous et nous conduisirent à une superbe villa, construite en vue de devenir ultérieurement résidence de fonction et qui pour l'heure était notre demeure. Ils avaient tous la ferme intention de nous y installer le soir même, mais j'étais pour ma part beaucoup plus impatient de contrôler mes impératifs, plutôt que de mettre mes vêtements aux portemanteaux. A contrecœur ils se plièrent donc à mes exigences et en désespoir de cause, ils nous conduisirent avant la tombée de la nuit aux bâtiments construits pour recevoir nos installations.

Les matériels envoyés par transport maritime deux ans plus tôt, étaient stockés à une centaine de mètres de leurs points d'utilisation, et non loin de ces grosses caisses en bois couvertes d'énormes

papillons de nuit et de poussière, une vingtaine de manutentionnaires se passaient à la chaîne, des cartons de bouteilles vides. Le bâtiment et l'ensemble du génie civil était certes très beau, mais aucun point d'ancrage des matériels figurants sur les plans n'existaient. Il n'y avait de plus, absolument aucun outillage, ni aucun des matériels de levage et manutention qui figuraient sur la très longue liste des impératifs nécessaires.

La totalité de cette liste avait été la condition impérative à notre venue et surtout à notre fonction sur place. Ils avaient confirmé plusieurs fois par écrit qu'ils disposaient de tout et comme je viens de vous le dire, j'avais pour ordre formel d'en respecter la moindre virgule ou revenir immédiatement. Le choix était tellement difficile, que pour beaucoup il ne se serait pas même posé. Ce ne fut pas mon cas et je pris le temps d'y réfléchir à deux fois : Ou je faisais confiance malgré toute l'in vraisemblance de la situation et j'en assumais moi-même toute la responsabilité, avec les conséquences que cela supposait pour ma carrière si nous échouions, ou je repartais, mais je n'en avais pas envie. Le délai de montage était lui-même relativement court avec tout l'outillage nécessaire, alors raison de plus sans aucun outillage ou presque. C'était s'engager dans un pari intenable, au risque de voir, ou le séjour s'éterniser à l'extrême, ou bien être contraint de repartir le chantier à demi terminé. L'une et l'autre de ces issues représentaient pour moi l'assurance d'un licenciement immédiat et certes justifié. J'en étais à ce point de toutes mes réflexions, alors que nous remontions, Frédo et moi vers la villa avec le groupe de responsables, quand nous arrivâmes à nouveau à proximité des caisses de matériels. Les vingt-deux manutentionnaires qui, quelques minutes avant, se passaient les cartons de bouteilles vides, étaient là en groupe, le regard tourné vers moi.

Je revois encore, dans l'un de ces regards, comme cette supplication qu'il m'adressa alors. Celle-là ce n'était pas du chiqué. Il ne pouvait pas l'inventer. Elle sortait d'un cœur qui ne se sentait certainement pas même le droit de m'interpeller, mais ce cœur, lui, était dans le besoin de ce travail. Cet homme, si je l'avais croisé sur un trottoir parisien, je l'aurais pris pour Marlon Brando tant il lui ressemblait, et sans doute les rôles auraient-ils été inversés. Mais il était là, dans ces vêtements clairs et élimés, jaunés par la poussière, à me regarder avec des yeux qui me suppliaient d'accepter. Je crois aujourd'hui que c'est à lui que je fis alors confiance et il le perçut. Nos regards se croisèrent et d'une voix presque amicale, il me dit en espagnol : « Laquelle emmène-t-on la première ? »

C'est drôle, cette phrase résonne encore dans ma tête comme si elle m'eut alors été adressée en français, bien qu'aucun d'eux ne le parla. Afin de ne pas paraître pris au dépourvu, j'en regardai une près de lui et lui dit : Esta ! D'un même cœur ils poussèrent un cri de victoire et se précipitèrent tous vers les lourdes caisses. J'en avais indiquée très une petite qui ne devait pas peser plus de deux à trois cents kilos, à cinq ou six ils l'attrapèrent en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire : C'était parti ! Ma décision était prise, nous tentions l'impossible, dans une confiance réciproque.

Si je me souviens bien, le fameux télex tant attendu par mes supérieurs hiérarchiques, confirmant la liste exacte du potentiel humain, outillage et matériel existant, celui-là même qui leur eut alors permis d'ordonner mon retour, ne leur parvint jamais ??? Pour cause...

Je vous passe le détail des réjouissances qui s'en suivirent sur le site, avec le directeur local qui était un Frédo numéro deux, et les ingénieurs responsables qui ne suçaient pas non plus que de la glace. Nous ne dormîmes pas plus d'une heure cette première nuit, mais à sept heures le lendemain matin, un samedi, quand les quatorze mécaniciens arrivèrent, nous étions moi et Frédo sur le chantier. A son grand désespoir, nous découvrîmes qu'un seul de tous ces hommes, savait souder sous atmosphère d'argon, et encore, ce n'était que de l'à peu près.

Je ne citerai plus que quelques détails à ce sujet, car mon but n'est pas de vous faire partager mon expérience professionnelle ni de m'en glorifier. Je crois néanmoins que dans nos pays industrialisés, nous aurions parfois grand besoin de vivre un réajustement de l'opinion que nous portons sur les autres tel que j'en vécu alors un, mais jugez en par vous-même. Le lundi matin, dès l'arrivée de ces mêmes mécaniciens, l'un d'eux me tendit une lettre écrite en parfait français, alors qu'aucun d'entre eux ne le parlait. A la première phrase, je crus m'être fait duper. Ils me demandaient de bien vouloir moduler leur horaire, et me contaient leur horaire journalier de travail. Ils se levaient tous les jours vers quatre heures et demi, sortaient de chez eux vers cinq heures, et mettaient une heure à pieds pour rallier le point de regroupement, où le chauffeur de la petite 4L Renault voulait bien les prendre. Ils mettaient alors une heure de trajet pour rejoindre le chantier, travaillaient jusqu'à midi, reprenaient de quatorze heures à dix huit heures, une heure de trajet retour, mais à ce stade leur horaire coïncait. Sur les six qui faisaient matin et soir le voyage dans cette vieille petite 4L, il y en avait quatre, qui suivaient des cours du soir, de dix-huit à vingt-deux heures, tous les jours de la semaine. Le temps de rentrer à pieds, il était vingt trois heures, manger, se laver, se coucher... disons vingt trois heures trente à minuit chaque soir.

Je vous prie de croire qu'il n'y avait là aucun mensonge, car j'eus plus tard l'occasion de le vérifier à leur insu. La seule chose que je regrette un peu, c'est d'avoir pris de haut ces braves gens. Avec

certainement plus qu'un brin de colère, je leur répondis d'abord catégoriquement : Non ! Ils insistèrent un peu, tentèrent de me faire comprendre toute l'importance que cela revêtait pour eux. Je me laissai alors quelque peu fléchir, mais les prévins toutefois impitoyablement en ces termes « Ici ce ne sera pas un chantier à la colombienne, mais un chantier à la française, le premier qui chancellera sera irrémédiablement mis dehors ».

Quant au fil des jours, je me rendis compte de l'énormité de ce que je leur avais imposé, j'eus réellement honte de les avoir diminués de telle façon. Aucune des trois machines mécaniques à couper le tube qui étaient spécifiées n'arriva. Ils gardèrent une scie à métaux à main pour douze mécaniciens pendant les deux mois que dura le chantier. L'expression n'est peut être pas élégante, mais cela me faisait « mal au ventre » de voir ces pauvres malheureux s'acharner à couper droit leurs tubes. Ils suaient à grosses gouttes la dernière trace d'humidité de leur corps, alors qu'ils n'avaient pas même le droit de changer la lame de scie tant qu'il restait une seule dent dessus. Jamais aucun matériel de manutention n'arriva. Ils installèrent cependant une presse qui pesait douze tonnes et mesurait dix mètres de long, à plus d'un mètre du sol ou encore une râpeuse d'agrumes de quatre tonnes, à plus de deux mètres et naturellement beaucoup d'autres matériels du même genre. Le premier vrai poste à souder arriva plus d'un mois après l'ouverture du chantier. Aucun manutentionnaire n'eut jamais de gants, ni de chaussures de sécurité et aucun d'entre eux ne s'enfonça jamais une pointe dans les pieds.

A mesure de l'avancement du chantier mon admiration de leur travail allait grandissante, me rendant bien compte de la progression, lorsque qu'un matin vers dix heures, à environ quinze jours de la fin du chantier, à ma grande surprise, je les vis tous arrêtés de travailler et regroupés. Ils me dirent avec embarras, qu'il leur avait été promis des frais de déplacement qu'ils n'avaient pas encore perçus. Ils savaient fort bien, que si le chantier se terminait avant qu'ils n'aient été réglés, ils pourraient dire adieu à leur dû. Je le savais aussi. Je leur promis donc de régler le différent et dans les minutes qui suivirent, ils étaient de nouveau au travail, comme s'ils n'avaient jamais éprouvé aucun ressentiment. Ils reçurent leur dû et le chantier fut entièrement terminé, au jour près, en temps voulu.

Le jour de mon anniversaire, le 13 septembre, comme le veut leur tradition entre amis, ils me coincèrent près d'un mur, me cassèrent des œufs sur la tête et me recouvrirent de farine en chantant tous en cœur. Afin que je ne me transforme pas en pâtisserie cuite au soleil, ils me prirent par les mains et les pieds, et me balancèrent dans un grand bac de décantation qui heureusement pour moi, était en eaux mais pas encore dans sa fonction définitive. Je garde véritablement un excellent souvenir de chacun d'eux.

Evidemment à ma fâcheuse habitude, je n'étais pas resté indifférent aux jolies colombiennes, dont une en particulier. J'avais tellement vécu ces deux mois de façon merveilleuse, tant avec tous ces hommes qu'avec cette femme pour laquelle je nourrissais une profonde passion, que mon retour vers la France allait m'apporter une scission fort douloureuse, surtout envers celle-ci. Nous ne nous quittions certes que pour quelques temps selon nous, puisqu'une nouvelle tranche de travaux était normalement prévue quelques mois plus tard, mais dans ma quête insoupçonnée alors d'une compagne aimée, mon cœur était sur l'instant dans un profond désarroi.

Dans cet avion qui me portait loin d'elle, je me rappelais toutes nos difficultés à nous retrouver, le désir qu'elle avait de partir en France avec moi, lorsque soudain une déconvenue des plus inattendues m'arriva. Je me passerais bien de vous la conter, je vous l'assure, si bien des années après, je ne m'étais pas rendu-compte de l'importance spirituelle que cela avait alors revêtue. Mes désirs pour cette femme que je laissais derrière moi, la pensée de la quitter, tout commença de me paraître atroce, insupportable, bien plus que de raison. D'une façon pernicieuse, je me laissai aller à penser à elle, à l'imaginer près de moi, à me rappeler toutes nos promesses, quand soudain, assis dans mon fauteuil, au beau milieu de tous, sans bouger, uniquement par la pensée, sans que rien ne me laisse en présager, à ma grande surprise et ma grande honte, je fus saisi d'un irrésistible orgasme qui me paralysa. Je jetai un rapide coup d'œil à droite et à gauche, personne heureusement ne semblait s'être rendu compte de rien.

Je me savais hors normes, mais à ce point... J'eus vraiment honte de moi.

Dans ma confusion je rejetai cela au plus profondeurs de moi-même. Je me répète sans doute un peu, mais je vous assure que je vous aurais volontiers tu ce détail de ma vie, si je n'étais pas convaincu de l'importance spirituelle de ce moment d'égarement. Nous en verrons le pourquoi dans la deuxième partie.

Je rentrai en France alors que la saison d'auto-cross se terminait. Trop de courses s'étaient passées sans moi, pour que je puisse prétendre à une place honorable dans un quelconque championnat. Cela ne revêt plus pour moi aucune importance aujourd'hui, et même si à l'époque une bonne place m'eut été fort agréable, il y avait toujours l'espoir de la saison suivante, sans compter sur les joies plus immédiates du ski.

Ce fut cet hiver là me semble-t-il, que nous goûtâmes pour la première fois aux grandes stations alpines, aux Arc 1800. Nous en fûmes tous tellement enchantés que d'année en année, nous ne cherchâmes plus notre bonheur que dans ce type de stations et partîmes donc à la découverte de pistes nouvelles. C'est ainsi que nous fîmes les Deux Alpes, la Toussuire, Val Thorens, l'Alpes d'Huez et Méribel.

A cette époque, il y avait déjà deux ans que j'avais quitté la résidence où j'avais construit ma première monoplace d'auto-cross, pour venir habiter un pavillon en périphérie d'Evreux. J'avais construit ce premier modèle un peu trop étroit et j'en avais « ras le bol » des hématomes sur la moitié de la jambe droite ainsi qu'aux deux coudes, au lendemain de chaque course. J'investis donc un peu plus cette fois-ci et préparai un engin aux limites du poids minimum autorisé, avec carrosserie en résine époxy. Je l'équipai d'un répartiteur de freinage réglable depuis le tableau de bord, d'un différentiel auto-bloquant et d'un moteur 1300 Gordini qui développait allégrement ses 130 chevaux. J'allais être me semblait-il bien armé dès le début de saison.

De nouveau le travail allait pourtant passer en priorité. Tout comme pour la Colombie, l'entreprise qui m'employait avait vendu plusieurs années avant, six installations de stérilisation par injection de vapeur directe à l'Union-Soviétique. Un procédé un peu similaire à celui du lait UHT à ses débuts, et j'allais y faire la mise en service des six installations.

C'était l'époque où l'on entendait souvent dire « on a pas de pétrole mais on a des idées ». J'étais revenu de Colombie avec l'expérience que je viens de vous conter en disant, « attention les copains, ne vous trompez pas, dans quinze ans la Colombie sera bien proche de notre égale ». Quand je revins d'Ukraine, je dis par contre « là vous n'avez rien à craindre, car si aujourd'hui ils ont trente années de retard sur nous, dans dix ans ils en auront vingt de plus ».

J'étais également convaincu en 1981, que nous aurions la guerre sous moins de deux ans, tellement l'intoxication politique était grande. Je ne dis pas cela de façon péjorative envers les Soviétiques eux-mêmes, bien au contraire, car là bas comme ailleurs, je rencontrai beaucoup de gens charmants. Je dirais même, à quelques rares exceptions près : QUE, des gens charmants ! Il y avait par contre un tel gâchis humain, une telle dépravation morale, que pour tout l'or du monde, même et surtout à cette époque, je n'y serais jamais allé vivre en tant que résident soviétique.

Sans doute l'accepterais-je maintenant, si je percevais que le Seigneur me le demande, parce qu'il vaut bien plus que tout l'or ou tout l'argent du monde, mais à cette époque, cela eut été pour moi l'acceptation de mourir plus qu'un peu, pire que de dormir lorsque j'étais encore enfant.

Je ne m'étendrai pas sur toutes les dépravations humaines dont j'ai pu être témoin en quatre mois. Pour qu'elles aient pu m'écœurer à l'époque, après ce que je vous ai dit de moi-même, très certainement pourrez-vous imaginer la dimension, sans imaginer les détails. L'horreur était malheureusement tant physique que morale, mais surtout morale. Je ne vous parle pas simplement au niveau sexuel, mais à tous les niveaux, il faut l'avoir un minimum vécu, pour en comprendre la dimension.

Je revins néanmoins encore beaucoup plus dépité de Russie que je n'étais revenu de Colombie, quant-à celle que je laissai là-bas. Dieu avait préparé pour moi, ce que je vécus par la suite, je le sais maintenant, et sans doute ne permit-il pas que j'entretienne une correspondance avec elle. Je lui écrivis longtemps, mais à chaque courrier que je reçus d'elle, je compris qu'elle ne recevait pas le mien. Cela aussi faisait parti de l'intox...

Pour ma part, toujours sans m'en rendre parfaitement compte, je cherchais désespérément l'être aimé, celle avec laquelle je pourrai partager une vie de bonheur, mais il me fallait encore attendre.

Vers 1982, il y avait toujours les sports d'hiver et les vacances d'été mais pas toujours aussi longues. Mon travail commençait de déborder de telle façon sur ma vie familiale, que je ne me rendis pas compte ou ne mesurai pas l'importance des problèmes que vivait Samuel à l'école. Il lui arrivait de fuguer et d'inventer d'invraisemblables mensonges pour couvrir ses fautes devant ses professeurs. Je crois qu'il vivait déjà les mêmes problèmes que j'avais moi-même rencontré, et qu'il les gérait malheureusement de la même façon. La différence fut certainement qu'à cette époque nous ne lui accordâmes pas suffisamment d'attention, contrairement à maman pour moi. Quant à Igor, je le voyais se renfermer sur lui-même, au contraire de son frère. Je souffrais de le voir s'exclure, et ainsi s'attirer certains griefs qu'il aurait pu s'éviter, mais je ne savais pas comment agir. En réalité, j'étais trop attaché à moi-même pour lui venir en aide, car il m'aurait fallu pour cela lui accorder un minimum de mon temps.

Je me souviens pourtant de la condamnation personnelle que je m'adressais alors, quand je devais par exemple descendre en ville le samedi pour faire une course où l'autre, et que je ne prenais ni Samuel ni Igor, afin d'être libre pour le cas où, par hasard, je rencontrerais une femme séduisante à laquelle je ne pourrais pas faire la cour. Je peux vous assurer que ma culpabilité était grande, mais je ne pouvais pas surmonter cet implacable destin, et continuais d'agir ainsi. Il faut l'avoir vécu pour en

connaître la galère, mais chacun dans notre propre erreur, sans doute le vivons nous plus ou moins de la sorte. J'étais en réalité beaucoup trop égoïste, mais pouvais-je par moi-même agir véritablement autrement ? Encore une fois, l'homme ne fait pas le bien qu'il voudrait faire, mais fait le mal qu'il ne voudrait pas faire.

Par ailleurs, je dormais de moins en moins, pour « vivre » de plus en plus. J'arrivais souvent à passer un nombre d'heures impressionnant au travail, surtout lorsqu'il s'agissait de mise en service. Soixante à quatre-vingt heures de travail par semaine n'avaient rien d'exceptionnel, auxquelles il fallait fréquemment ajouter de très longs déplacements. Mais s'il n'y avait eu que cela...

Il y avait les véhicules de course à préparer, parfois à y passer les nuits entières, aller courir, entretenir un peu la maison, refaire pour notre usage personnel des véhicules que j'achetais toujours accidentés. Je savais également aider l'un ou l'autre, soit à le déménager, soit à lui faire l'assistance en rallye ou y participer moi-même en tant que navigateur ou organisateur, mais s'il n'y avait encore eu que cela...

Il y avait effectivement encore bien plus que cela. Il y avait les heures et les heures passées à rechercher les « bonnes fortunes ». Mes amis commençaient de me considérer comme débordant d'activités, mais cette dernière activité, ils ne la connaissaient que très peu ou la croyaient éventuellement occasionnelle. Sils avaient su... Mais j'étais fier de mon activisme, je croyais vivre. Je le disais à qui voulait m'entendre, mais ne me vantais naturellement que de la partie glorieuse. Je disais également que je ne craignais pas la mort et c'était parfaitement vrai. Je disais pourquoi je n'avais pas cette peur de mourir, même à quarante ans. Parce que disais-je : « J'en aurai fait beaucoup plus que beaucoup à quatre-vingt ans ». Là encore c'était vrai, et je ne bluffais absolument pas.

Je sais maintenant que face à la mort, mon assurance ne venait pas de moi, mais bien de Dieu. Comment aurais-je pu le comprendre, alors que j'en refusais l'existence même, avec une identique conviction que pour tout ce que je faisais ou entreprenais ?

Dieu était devenu pour moi une pure invention de celui qui se raccroche aux branches par peur de la mort. Quant-à Jésus, n'en parlons pas. Je me répète peut-être un peu, mais pour moi, il avait été un extraterrestre venu avant l'heure, et s'était joué du manque d'instruction et de la crédulité des pauvres malheureux de l'époque. Il les avait dupés, trompés en transformant l'eau en vin. Ce n'était plus que ma seule référence biblique, l'unique dont je me souvenais. J'ajoutais alors à mon non-sens, ma propre explication : « Il avait mélangé subrepticement une poudre, un vin déshydraté ». Où était alors la difficulté pour un extraterrestre ? Ces pauvres innocents avaient cru au miracle, ils en avaient même fait un dieu. Quant-aux prières, aux méditations, elles n'étaient là que pour mieux communiquer avec notre « Moi », qui nous permettait alors de multiplier nos propres petites capacités terrestres par trois, quatre, et voir beaucoup plus.

Quelle hérésie ! Dans combien de pièges diaboliques ai-je pu tomber, et qui plus est, en faire tomber bien d'autres. Du haut de ma connaissance, j'expliquais à qui voulait m'entendre, ce qu'était l'aura, les transmissions de pensées, cette énergie électrique qui résulte de la fermentation du corps et qui bien évidemment produit une onde, visible ou invisible selon sa longueur et l'œil qui la capte. Une onde captable comme nous captions tous la télévision. Oh ! Je ne dis pas maintenant que toute cette explication soit entièrement fausse quant-aux phénomènes physiques indiscutables, mais je sais aussi que toutes ces théories rattachées au spirituel, ne sont qu'un leurre de Satan, pour mettre la connaissance de l'homme à la place de l'existence même de Dieu. Pour mettre notre propre personnalité au-dessus du Dieu Vivant, du Dieu des cieux, de celui qui donna Jésus-Christ son propre fils, celui qui versa son sang afin que quiconque croit en lui ne périsse pas mais qu'il ait la vie éternelle.

Vers ces années quatre-vingt-un ou trois, Annette qui avait découvert mes correspondances et de Colombie, puis de Russie, le vivait très mal. Comme je le disais plus haut, ces correspondances avaient pourtant fini par s'éteindre. La Colombie, à cause de la Russie, la Russie à cause d'elle-même, mais le mal était resté. Il s'était même bien ancré, car les violentes disputes étaient de plus en plus démesurées, et par leurs fréquences, et par leurs violences.

N'y tenant plus et peut-être pour être rassurée sur notre avenir, Annette alla voir une ou deux fois à ma connaissance, une cartomancienne réputée de la ville d'Évreux. Je me souviens qu'elle me rapporta alors ceci : « Elle m'a dit que je n'avais rien à craindre, que je vivrai vieille et seule très longtemps, mais malgré tous les tourments que tu me feras vivre, je ne serai jamais divorcée car tu seras mort avant ».

Il y a effectivement beaucoup de vérités dans cette phrase, même s'il ne s'agit que d'un tissu de mensonge, mais attendons un peu, nous en reparlerons en temps venu.

En 1983, lassé par la hiérarchie un peu étriquée de mon entreprise, je passai à la concurrence, toujours en installation d'usines agroalimentaires et pharmaceutiques. Dans cette nouvelle entreprise

il m'était confié la responsabilité commerciale et technique de l'antenne parisienne d'une entreprise lyonnaise. Jusqu'à cette époque j'avais dessiné, puis mis au point, puis négocié avec les fournisseurs, supervisé les réalisations, et souvent même fait l'ensemble sur plusieurs contrats à la fois. Dès lors, j'allais faire la même chose, avec en plus la recherche et la conception, tant avec le client qu'au sein même de mon entreprise, avec l'appui d'une équipe de techniciens spécialisés chacun dans sa profession... J'allais ainsi avoir des contacts humains aux niveaux les plus divers. Pour qu'une installation rende en effet les services escomptés, il est bien évidemment nécessaire que la direction sache ce qu'elle veut produire, mais il faut aussi que l'utilisateur concerné, celui qui passera ses jours, parfois ses nuits, parfois sa vie à faire fonctionner « l'infonctionnable », ne soit pas mis à l'écart. Imaginez-vous la haute direction des automobiles Renault, faire courir Alain Prost au volant d'une deux chevaux, pour gagner un championnat du monde de formule 1 ? Ne pensez-vous pas qu'il serait en droit de refuser ?

Je dois avouer que c'était pour moi un travail des plus passionnants. Malheureusement la passion n'est bonne que pour elle-même, et celui qui la vit, mais ceux qui l'entourent diminuent chaque jour un peu plus à ses yeux. J'avais la passion des femmes et des débordements sexuels, j'avais la passion du sport automobile, la passion de mes propres constructions de monoplaces, la passion de mon travail, le ski, je ne le vivais pas trop différemment. Excusez-moi si j'en oublie mais je pense que vous comprendrez aisément où pouvaient passer les miens, ceux qui auraient dû, pouvoir placer leur confiance moi.

Oh! J'avais certes bonne conscience car j'étais pour la libération de la femme, pour la liberté sexuelle réciproque, mais aussi pour toute liberté d'action, de fonction, de salaire et combattais même toute forme d'autoritarisme de l'homme à l'extérieur de son foyer comme à la maison. J'étais par contre très indulgent pour moi-même en ce qui concernait par exemple la compétition : Je ne faisais que de petits déplacements de quelques centaines de kilomètres pour aller courir, et qui plus est, en famille s'il vous plaît, qu'on se le dise... J'aurais aimé faire le championnat de France, comme je vous le disais il y a quelques pages, voir celui d'Europe, mais pour les besoins de ma famille, je travaillais dur pour pouvoir les emmener au ski ou en vacances d'été où je partais m'ennuyer de longues semaines sans rien avoir à faire. C'est souvent ce que je laissais entendre et disais même parfois ouvertement. En réalité, surtout à cette époque, c'était complètement faux. Il est vrai qu'il m'était arrivé de partir en vacances en famille à Torreilles comme nous en avons déjà parlé, mais si les premières fois j'avais emmené mon vélo, depuis que je faisais de l'auto-cross, j'emmenais la monoplace qui nous suivait partout. Je passais alors le plus clair de mon temps à faire de la mécanique et trouvais toujours trop longue la demi-heure que j'allais passer en famille sur la plage.

Il n'est cependant pas complètement faux, que je cherchais de concilier passions et famille, famille et travail, travail et rencontres, mais malgré toute ma bonne volonté je n'arrivais jamais à trouver l'équilibre.

Dans cette année quatre-vingt-trois, nous nous découvriâmes pourtant une passion familiale commune. Une fois n'est pas coutume, mais une de plus pour moi : La randonnée pédestre ! Imaginée et guidée par moi, cela ne pouvait pas être, de petites balades journalières de tout repos. Comme à chaque nouvelle entreprise, je me documentai très bien. J'avais déjà suffisamment affronté les rudesses des difficultés climatiques, que ce soit à pieds, à vélo, en mobylette, en rallye tout terrain, en montagne et j'en passe, pour savoir qu'avec la nature on ne plaisante pas, on ne triche jamais.

Nous étions donc allés en famille au salon du camping caravanning acheter des équipements, et chaque dimanche nous nous entraînions. Nous avons commencé par de petites marches, puis des plus grandes, puis chargés, puis chargés dans les collines, et puis chargés et longues de deux jours dans les collines. Notre entraînement ayant été sans failles, pour les vacances nous partîmes dans les Pyrénées Orientales. J'avais par avance, tracé le parcours sur des cartes d'état major, et tout bien répertorié notre progression. Nous fîmes une brève reconnaissance de quelques points étapes en voiture, remisâmes celle-ci chez des amis à Perpignan, prîmes le train jusqu'à Villefranche-de-Conflent, bûmes un dernier verre à la terrasse d'un café, et là : Direction la montagne !

Au lieu de baser notre progression sur le plus faible, comme il se doit en pareil cas, j'avais pour ma part établi un calendrier de marche intermédiaire entre ma passion des grandes réussites humaines, et la taille de mon grand bambin Igor. Il n'avait alors que dix ans, mais mesurait certainement déjà pas moins d'un mètre cinquante, pour un poids peut être de quarante ou quarante cinq kilos. Cela m'avait fortement induit en erreur. L'année d'avant nous étions montés ensemble au mont Canigou. J'avais donc une idée de sa force, mais là, sur plusieurs semaines, j'avais quand même prévu trop grand. A raison de quinze à dix-sept kilomètres par jour, et par étapes de trois à quatre jours avec une seule journée intermédiaire de repos, nous fîmes en seize jours, un peu plus de deux cent kilomètres. Notre parcours journalier atteignit souvent un dénivellement total de mille mètres montée, mille mètres descente. Pour des randonneurs expérimentés et en pleine possession de leurs moyens, cela n'eut

pas été extraordinaire, mais pour l'expédition que nous formions, cela releva presque du défi. Nous nous finmes toujours dans le programme de l'itinéraire de base par obligation des points d'eau, mais à cause de petites erreurs de parcours, nous frôlâmes par deux fois les limites humaines de chacun. Ce fut toutefois il me semble, l'un des meilleurs souvenirs de famille de toute notre vie commune, qui reste à chacun de nous quatre.

L'année 84, je ne courus pratiquement pas. La cylindrée maximum était passée de 1300 à 1600 CM³. Aussi, afin d'innover tout en restant en catégorie maximum, je modifiai mon ancien buggy et tentai de le rendre à quatre roues directrices, à partir d'un groupe propulseur de Golf GTI. J'avais en vue une quatre roues directrices et motrices l'année suivante.

En 1985, la réglementation ayant de nouveau changé, la cylindrée maximum passa à deux litres : Tout était donc une fois de plus à refaire ! Je capitulai cette fois devant la reconstruction entière d'une monoplace, et m'engageai dans ce nouveau labeur en collaboration avec des amis qui ne me suivirent pas dans les voies du quatre roues motrices, je me contentai donc d'un deux roues cette année là.

Mon travail n'avait pas diminué bien au contraire, et encombrait presque totalement ma vie privée. Mes semaines commençaient vers quatre heures et demie le lundi matin pour être au TGV de six heures vingt, et à Lyon deux heures plus tard, pour ne se terminer souvent que le samedi soir. Comme j'habitais toujours Evreux, il me fallait partir très tôt le matin vers Paris pour ne revenir que très tard le soir, afin d'éviter les embouteillages. Je ne vous parle là que des semaines théoriquement courantes, si je ne me déplaçais pas en clientèle, mais cela n'arrivait pratiquement jamais. Généralement nous ne faisons plus que nous apercevoir avec Annette. Plus exactement, je la voyais quand je me couchais et me levais, mais elle ne me voyait que rarement. Il est quand même un peu vrai, qu'il y avait une part de tout cela que je faisais pour eux trois, mais à quoi cela leur servait-il ?

Ce que je n'avais jamais pu limiter par avant, ne fit bien sûr que s'aggraver. Mes débordements sexuels en tous genres, ne s'étaient pas améliorés, même s'ils avaient quelque peu changé d'apparences. De TGV en chambres d'hôtels, de chambres d'hôtels en trains de nuit... Bien sûr je passe, cela ne nous servirait de rien !

Vers fin quatre-vingt-quatre, afin d'éviter toutes les fatigues de trajet, je commençai de chercher une maison dans la région de Pontoise. Annette qui avait depuis plusieurs années recommencé de travailler, préférait rester sur Evreux. Nous achetâmes donc un terrain assez grand mais à quelques pas de la gare. Je négociâi la construction d'un pavillon à un ami, et comme mes parents l'avaient fait quelques années plus tôt, je gardai à ma charge les aménagements extérieurs, les sanitaires, la plomberie, le chauffage, la ventilation, l'électricité, les carrelages, enfin une bagatelle.

Toute la famille se mit à l'ouvrage et nous fîmes tout cela durant l'année quatre-vingt-cinq, entre deux courses toutefois. Même maman vint nous rejoindre dans tous nos efforts. Elle se déguisa de nouveau en électricien et pris Samuel comme apprenti. Annette et Igor, se taillèrent une grande partie des extérieurs, et fin septembre, même si tout n'était pas complètement terminé, notre demeure était très correctement habitable.

Nous aurions pu croire alors que tout allait rentrer dans le calme, mais cela eut été sans compter sur la conjoncture économique. En octobre 1985, mon PDG m'apprit qu'après analyse, il s'apprêtait de fermer l'antenne parisienne de la société. La structure était effectivement difficilement viable.

Ce fut évidemment pour moi un rude coup, mais je restai cependant, en très bons termes avec lui. Il me proposa donc plusieurs alternatives, dont une retint plus particulièrement mon attention : Je reprenais à ma charge par la création d'une société dont il devenait actionnaire, l'activité de l'antenne parisienne pour de petits et moyens contrats.

J'étais en effet très bien introduit auprès de notre clientèle, mais aussi très connu du milieu fournisseurs. Je m'entourai donc de plusieurs autres amis industriels, et constituai une société anonyme. Notre capital était certes minimum, mais comme j'avais en portefeuille plusieurs affaires sur le point d'être traitées dans le domaine pharmaceutique, tout paraissait jouable. Je louai des bureaux à Mantes la Jolie, et démarrai officiellement mon activité, le premier février 1986.

Sur le plan familial, j'avais joué carte sur table avant de m'engager dans cette voie, au sujet de toutes les disputes que nous avons pu avoir si fréquemment dans le foyer. Comme toujours, chacun étant de bonne foi, Annette m'avait alors promis toute sa meilleure bonne volonté. Si le problème n'était venu que d'elle-même, sans doute aurait-elle pu faire quelque chose, mais faire la part de deux, comment aurait-elle pu ? Alors vite, beaucoup trop vite, nos perpétuels déchirements reprirent.

A l'époque, il y avait un an et demi que j'avais connu Chantal. Je ne vous ai pas parlé d'elle dans le bon ordre, mais qu'importe. J'avais cru encore une fois trouver l'être aimé. Je n'en pouvais plus de cette vie. Chaque fois j'étais sincère, mais chaque fois je plongeais un peu plus bas, quand je m'attachais ainsi à quelqu'un. Cette fois là, cela avait été ni la Colombie, ni la Russie qui nous avait séparés, mais bien elle qui n'avait voulu que s'amuser quelques mois. J'avais alors été tout au bord du

suicide et la seule chose qui m'avait alors retenu, n'oubliez pas que je n'avais aucune crainte de la mort, avait été de ne pas culpabiliser Samuel et Igor, mais aussi Annette. Je ne l'avais sans doute jamais aimée comme je l'aurais dû, mais j'avais toujours essayé de ne pas lui faire de mal, même si par malheur, je lui en avais pourtant toujours fait. J'avais alors trouvé la solution, du moins le croyais-je. J'avais écrit une lettre à leur attention, que j'allais toujours garder sur moi. Je voulais qu'ils sachent que ma mort avait été accidentelle, due à mes perpétuels excès de vitesses pour lesquels toute personne qui me connaissait m'avait prédit la mort, mais absolument pas à cause de nos sempiternelles discordes. Quelque part, je pense honnêtement que je voulais également leur dire au revoir, car je les aimais au-delà de ce que je savais le dire et le vivre. Tout allait cependant de plus en plus loin, trop loin, beaucoup trop loin...

Cet ouvrage ne peut faire l'objet d'aucun commerce. Il est offert à titre gracieux et informateur pour toute adhésion à l'Association :

CHRÉTIENS DE L'ESPOIR, 2 Impasse Saint Jean, **26110 VINSOBRES** - France.
Tél. (+33) 9 54 70 57 37 - Fax. (+33) 9 59 70 57 37 - chretiensdelespoir@free.fr
Siret N° 444 684 427 00016